

Facilis descensus Averno

A LA RECHERCHE

Ave, le 1er Mai 2008

A la recherche du Soldat Sepulchre 1813-1814

Conscrit de 1813,
sa famille fut sans
nouvelles de lui entre
le 1er Août 1813 et
son retour à Solières
(Belgique)
le 8 Juillet 1814

POURQUOI CETTE RECHERCHE?

Comme toutes les grandes familles, la nôtre a ses mythes et ses mystères. La vie que notre aïeul Jean François connut pendant les onze mois de la campagne de Saxe est un de ces mystères, et j'ai tenté d'y jeter quelque lumière.

A la base, il n'y avait que les deux documents originaux fournis par nos archives familiales. Mon rôle s'est limité, en quelque sorte, à les insérer dans les résidus de mes nombreuses lectures, rafraîchies par les ouvrages récents cités dans la bibliographie, sans oublier les inépuisables ressources de l'internet.

D'autres recherches sont en cours. Ceci n'est donc que le premier numéro d'une série qui, si mon Temps le permet, abordera différentes énigmes familiales. Ou alors, un autre parmi vous s'y essayera, ce qui serait encore mieux, pour autant qu'il le fasse avec l'objectivité indispensable, au risque d'être accusé de forfaiture.



Scène des hommes du 70^e Régiment de Légère lors du Siège de Lützen, en Septembre 1813



Dresden 1813



Maréchal de Gramont St Ger

Avec quelques
extraits du
Journal du Docteur
Joseph Delvaux
de Rochefort, un
autre conscrit de
1813



3ème édition
25 mars 2009

Note de l'auteur. Cette édition est une édition privée. Nonobstant le fait que son téléchargement est gratuit, et que le prix de l'ouvrage imprimé ne comprend aucune marge à mon profit, je crois nécessaire de préciser que cette recherche s'adresse exclusivement aux membres de notre famille auxquels j'aurai communiqué son code d'accès chez www.lulu.com, et éventuellement à leurs proches. Toute autre mode de diffusion aurait, je pense, risqué de me mettre en porte-à-faux en matière de droits d'auteur, du fait des nombreuses illustrations que j'ai empruntées à l'internet.

A LA RECHERCHE DU SOLDAT SEPULCHRE

INTRODUCTION

Je vous présente notre aïeul Jean- François (ou son sosie) après son incorporation à Mayence, le 11 juillet 1813, dans les rangs de la 2e compagnie¹ du 2e bataillon du 76e régiment d'infanterie de ligne de la Grande Armée, à la veille de la campagne de Saxe. Le document officiel de son incorporation précise qu'il est né à Solières le 27 octobre 1793, qu'il mesure 1,68 m, et qu'il exerce la profession de menuisier. Sur cette image, vous le trouverez sans doute plus sympathique que sur celle de la couverture, et pourtant il y figure aussi, à l'extrême gauche, quelques semaines plus tard.



Le 76e régiment d'infanterie est commandé par le colonel Louis Chabert², mais celui-ci se trouve actuellement en Espagne, où il vient de prendre part à la tristement célèbre bataille de Vitoria à la tête de son 1er bataillon. Je vous expliquerai plus loin les raisons de cette séparation, quand je vous parlerai plus en détail de l'histoire du 76e.

Nous allons quitter notre aïeul, le 1er août 1813, à Francfort s/Main, jour où il écrit à son père pour lui dire adieu, après l'avoir manqué de quelques jours à Mayence. Il ne fera sa réapparition, en ce qui nous concerne, que presque une année plus tard, le 6 juillet 1814, lorsqu'il se présente à la Kommandantur prussienne de Bruxelles pour obtenir une feuille de route qui lui permettra de rejoindre Solières deux jours plus tard, et d'entamer sa nouvelle vie.

La tradition orale nous apprend que Jean-François participa à la grande bataille de Leipzig, qu'il fut blessé, qu'il contracta le typhus, voire d'autres maladies comme le choléra, lequel n'avait pas encore atteint l'Europe à cette époque, et que finalement il fut rapatrié en péniche par la Moselle, sans que rien ne nous soit dit quant aux points d'embarquement et de débarquement, ni si le bateau était tracté par chevaux ou par boeufs, (voire par hommes), ce qui était courant quand le courant était contraire au sens de la navigation, mais pas dans le cas contraire.

Les seuls autres renseignements que nous possédons proviennent de son document d'incorporation déjà cité, lequel mentionne, sans indication de lieu, qu'il fut promu caporal le 16 mai 1814, et fut porté déserteur le 9 juillet 1814, soit le lendemain de son retour à Solières. La non-concordance des dates n'est anormale qu'à première vue, comme nous le verrons dans la suite de cette histoire. Lui, notre aïeul, qui savait écrire, pourquoi ne nous a-t-il pas laissé ne fût-ce que quelques notes sur son odyssée? Trop mauvais souvenirs? Peut-être, mais la suite de sa vie nous permet de penser qu'ils n'eurent aucune conséquence négative sur sa personnalité, son dynamisme et son imagination. A nous, maintenant, de faire preuve d'un peu d'imagination en tentant de reconstituer, indirectement, ce que furent ces onze mois perdus de son histoire.

¹ Le pompon bleu-azur indique que le soldat Jean-François appartient à la 2e compagnie de fusiliers, chacune des quatre compagnies de fusiliers ayant un pompon de couleur différente. En outre, chaque bataillon comprenait, respectivement à droite et à gauche des fusiliers, une compagnie de grenadiers et une compagnie de voltigeurs.

² Mis à part le colonel fictif de Balzac, j'ai pu répertorier cinq autres colonels Chabert ayant servi dans les armées de Napoléon, dont certains devinrent d'ailleurs généraux. Voici leurs noms: le général baron Théodore Chabert, le général baron Pierre Chabert, le général chevalier Louis Chabert (ancien colonel du 76e), le général Gaspard Chabert, et enfin le colonel François Chabert.

RAPPEL HISTORIQUE ET GEOGRAPHIQUE

Après le désastre de la campagne de Russie, Napoléon s'était retiré dans les limites territoriales de son Empire. Ces limites suivaient la rive gauche du Rhin de Bâle à Wezel, où elles traversaient le fleuve, et obliquaient ensuite vers le nord-est jusqu'à Lübeck et à la mer Baltique. Pour pénétrer en Allemagne, les armées traversaient le Rhin à Wezel, Mayence ou Strasbourg. Mayence, chef-lieu du nouveau département de Mont-Tonnerre, en était la porte d'entrée (ou de sortie) principale.

Au delà de ces limites se trouvait le Protectorat, c'est-à-dire la Confédération du Rhin créée par Napoléon, notamment pour que les petits états allemands qui la composaient puissent lui servir de tampons, voire d'alliés de circonstance, quand le moment viendrait d'affronter à nouveau la Prusse, la Russie et l'Autriche, ses principaux ennemis continentaux qui avaient formé, avec l'Angleterre, la VI^e Coalition qui allait lui être fatale.

Mayence est une assez belle ville, bien fortifiée, mais très dépravée. Elle est pleine de militaires et ressemble à une caserne (Joseph Delvaux, 7 mai).

Voir aussi Annexe 3 - Le Journal du docteur Joseph Delvaux (La veille, Joseph Delvaux avait été nommé Médecin attaché à la Grande Armée)

Tout était à refaire à cause des pertes énormes, en hommes, chevaux et matériel, subies en Russie. Quand Napoléon se remit en campagne en 1813, son armée manquait de tout. Les hommes avaient pu être remplacés par les vagues massives des conscriptions successives, mais ces recrues n'avaient bénéficié d'aucune formation, et leur jeune âge ne leur permettrait pas de supporter les rigueurs d'une campagne où tout allait leur manquer, à commencer par des officiers compétents, une cavalerie réduite à sa plus simple expression, et une logistique désorganisée au point que les approvisionnements en nourriture et en munitions furent constamment déficients.

Seule l'artillerie, l'arme favorite de l'Empereur avait retrouvé un semblant de consistance, et ce fut grâce à elle, ainsi qu'au courage des jeunes recrues, que l'armée put faire illusion au printemps de 1813, lorsque Napoléon marcha de Mayence jusque à Dresde et au delà, et remporta en chemin les victoires de Lützen et de Bautzen sur les forces coalisées.

Nous cherchons un tailleur, nous trouvons un passementier qui a de la broderie, nous achetons du drap et ordonnons des habits qu'on doit nous remettre dimanche soir. Nous nous promenons beaucoup et trouvons Francfort charmant (Joseph Delvaux, 8 mai)

Mais ces victoires coûtèrent tellement cher à la Grande armée que, lorsque l'Autriche, qui n'avait pas encore choisi son camp, tenta d'imposer un armistice, Napoléon l'accepta, sous la pression de ses maréchaux et généraux, pour une période s'étendant du 4 juin au 10 août. Les hostilités allaient donc reprendre quelques jours après que le 14^e corps, dont faisait partie Jean-François, se fût ébranlé de Mayence, direction Dresde, pour rejoindre le gros de l'armée en Saxe.

Jean-François avait été conscrit, mais non-appelé en 1812, et le 6 décembre, son père l'avait fait entrer dans la compagnie de Réserve de l'Ourthe³ à Liège, pensant diminuer ainsi ses chances d'incorporation. Mais, en fin de compte, toutes les compagnies de Réserve furent appelées, et il dut partir quelques mois plus tard pour Mayence, avant même que son remplacement par un volontaire, dûment rémunéré, puisse devenir effectif. Je ne vais pas m'attarder ici sur les efforts désespérés du bon père de Jean-François en vue d'éviter son départ définitif, ceux-ci ayant déjà été longuement décrits et commentés sur la base de documents originaux⁴

³ Les compagnies dites de Réserve avaient été créées dès 1805. Une de ces "Réserves" englobait les départements de l'Ourthe, des Forêts, de la Roër, de la Sarre, de la Meuse-Inférieure et du Mont-Tonnerre, et son chef-lieu était Mayence. A l'époque qui nous occupe, cette Réserve était commandée par le maréchal Kellermann, duc de Valmy.

⁴ Voir les travaux de Jean-Benoît Sepulchre, sans que cet essai n'aurait jamais été écrit.

J'ai l'impression que le fils était moins angoissé que le père à ce sujet, car il n'avait pas encore 20 ans. On voit même notre soldat expliquer à son père, dans sa seule et dernière lettre que, c'est vrai, ils ne doivent quitter Francfort que dans quelques jours, mais que lui, Jean- François, pense que le séjour sera plus court que cela. C'est comme s'il voulait faire comprendre à son père, qui se trouve toujours à Mayence, à un jour de marche, qu'il était trop tard, que les dés étaient jetés.

LE 14^e CORPS D'ARMÉE ET LE 76^e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

La Grande Armée se composait de 14 corps d'armée qui, selon l'innovation géniale de l'Empereur, opéraient de façon indépendante et comprenaient toutes les armes (infanterie, cavalerie, artillerie, génie, transport et unités administratives), telles de petites armées. Napoléon se contentait d'indiquer à ses 14 lieutenants l'endroit où ils devaient se trouver à un moment déterminé, et ce qu'ils devaient y faire, la "manière" étant laissée à l'appréciation et à l'initiative des maréchaux ou généraux qui commandaient ces corps. Napoléon commandait la réserve, qui comprenait l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie de la Garde.

Le 14^e corps venait seulement d'être formé à Mayence, les treize corps existants ne suffisaient pas à absorber rapidement les levées massives de 1813. Le commandement en avait été confié au maréchal Gouvion Saint-Cyr → qui revenait de convalescence après avoir été blessé à deux reprises en Russie. Ces contretemps n'avaient pas amélioré son caractère ombrageux, mais n'avaient en rien diminué sa compétence. Ses collègues n'appréciaient pas le maréchal comte de Gouvion Saint-Cyr, mais il était aimé de ses soldats car il avait la réputation de leur éviter des risques inutiles. Ils l'appelaient le Hibou.

Le maréchal Saint-Cyr fut aidé dans l'organisation du 14^e corps par le maréchal Kellermann qui, âgé alors de 78 ans, commandait la place de Mayence, véritable plaque tournante de la Grande armée.



Voici le palais où l'Empereur et sa suite logeaient lorsqu'ils étaient de passage à Mayence. A l'aller, les conscrits passaient quelques jours chez l'habitant, où ils étaient généralement bien accueillis. Au retour, après la défaite de Leipzig, ils logeaient plutôt à l'hôpital, voire à même la terre dans les champs, car les habitants leur étaient devenus hostiles.

Plus encore que les autres corps, le 14^e dut absorber un nombre important de jeunes conscrits à peine formés, soit en les incorporant dans des unités existantes, soit en formant de nouvelles unités appelées "demi-brigades ou régiments temporaires" plus ou moins bien encadrées, les nouveaux bataillons constituant ces demi-brigades temporaires devant rejoindre leurs régiments définitifs en fonction du degré d'avancement de leur formation. Il est inutile de dire que ces demi-brigades n'étaient appréciées ni par les chefs de corps, ni par les commandants divisionnaires. Pour vous représenter exactement où se situait Jean-François, sachez d'abord que les quelques 50.000 hommes du 14^e corps comprenaient quatre divisions d'infanterie (les 42^e, 43^e, 44^e et 45^e, commandées respectivement par les généraux Mouton-Duvernet, Claparède, Berthezène et Razout) avec leurs artilleries divisionnaires, la 10^e division de cavalerie légère commandée par le général Pajol, et enfin ses unités du génie et du train⁵.

La division qui nous intéresse est la 42^e du général Mouton-Duvernet, dont nous évoquerons le triste sort à la fin de cette histoire. Elle se composait d'une 1^{ère} brigade de deux régiments provisoires de deux bataillons chacun, et d'une 2^e brigade commandée par le général Creutzer comprenant un

⁵ Voir annexe 6.

régiment provisoire et les bataillons de deux régiments de ligne, à savoir notre 76e (deux bataillons, le 2e et le 3e) et le 96e (un bataillon, le 3e). Nous pouvons constater que Jean-François, probablement à cause de l'instruction qu'il avait reçue dans la compagnie de réserve de l'Ourthe, évita le passage par un régiment provisoire, et fut versé directement dans un des trois bataillons qui formaient le fer de lance de la division du général Mouton-Duvernet, à savoir le 2e bataillon du 76e⁶.

Le 76e régiment d'infanterie de ligne, dont le dépôt était à Sarrelouis↓, comptait parmi les plus glorieux de l'armée de Napoléon. Il avait participé aux batailles d'Elchingen (1805), d'Iena (1806) et de Friedland en 1807. Cette même année, le régiment fut divisé en deux détachements. Tandis que le 4e bataillon resta en Allemagne et se distingua à Essling et Wagram (1809), les trois autres furent envoyés en Espagne où ils combattirent pendant quatre ans, de 1808 à 1811, participant notamment, aux batailles de Ciudad Rodrigo, Coïmbra et Busaco en 1810. En 1812, après la débâcle de Russie, les 2e et 3e bataillons, tout comme un grand nombre d'autres unités aguerries, furent rappelés en renfort en Allemagne. Seul le 1er bataillon, toujours sous la conduite du colonel Chabert, resta en Espagne jusqu'en 1813, puis se replia dans le sud-ouest de la France où il dut encore combattre Wellington en 1814 à Orthez et à Toulouse, jusqu'à l'abdication de l'Empereur.

Revenons aux levées massives de 1813. Tous les appelés du 76e provenant de l'actuel hexagone rejoignirent d'abord le dépôt du régiment à Sarrelouis, puis continuèrent jusqu'à Mayence. Quant à ceux qui provenaient des départements de Belgique, de Hollande et d'Allemagne, ils furent dirigés directement sur Mayence, vu l'urgence.



SAUT DANS L'INCONNU



Je ne connais pas exactement le jour où le corps Saint-Cyr quitta ←Francfort Altstadt pour entamer la remontée de la vallée du Main, rive gauche, en direction de Hanau, soit une journée de marche à l'allure "Napoléon" qui avait si souvent induit ses ennemis en erreur. Nous savons que, en cours de route, les troupes durent se ranger pour laisser passer l'Empereur et sa suite, lesquels s'étaient attardés quelques jours à Mayence.

Que se disaient-ils en marchant, les vieux briscards et les Marie-Louises⁷ de la 2e compagnie du 2e bataillon? Sans doute pas grand chose, car ils n'avaient pas encore appris à vivre et à mourir ensemble.

Leurs officiers n'étaient pas bavards non plus. Ils savaient que les premières batailles de la campagne contre les Prussiens et les Russes n'avaient pas été de francs succès. Lutzen (2 mai) et Bautzen (20/21 mai)⁸ auraient pu être les victoires décisives programmées par l'Empereur si, disait-on, le maréchal Ney et les légendaires divisions de cavalerie de son 3e corps n'avaient pas échoué dans la poursuite de l'ennemi; ce qui n'étonnait pas outre mesure les maréchaux de l'infanterie, dont Gouvion Saint-Cyr, selon lesquels Ney, nonobstant sa bravoure, n'était pas fait pour commander un corps d'armée. C'était ignorer que la cavalerie de 1813 n'était en rien comparable, ni en nombre, ni en expérience, à celle des premières guerres de l'Empire.

Les huit compagnies d'un bataillon d'infanterie marchaient, et combattaient, selon un ordre préétabli qui était le suivant: d'abord (devant ou à droite, selon la formation) la 1ère compagnie, celle

⁶ Les 2e et 3e bataillons du 76e étaient commandés respectivement par les chefs de bataillon Naigeon et Castillon. L'un d'entre eux, le chef de bataillon Naigeon, fut tué à Dresde.

⁷ Leurs appels sous les armes avait été signés par l'Impératrice-Reine Marie-Louise en sa qualité de Régente.

⁸ Le 4e bataillon du 76e, toujours détaché sous le commandement du chef de bataillon Castillon, avait pris part à ces deux batailles dans la 3e division du général Fressinet faisant partie du 11e corps du maréchal Macdonald. Comme on ne le retrouve plus dans la 31e division à Leipzig, on peut penser que le 4e bataillon avait rejoint le régiment à Dresde pour refondre ses survivants dans les 2e et 3e bataillons.

des grenadiers, qui était l'unité d'élite; ensuite les six compagnies de fusiliers, dont la 2e (c'est probablement en raison de sa haute taille⁹ que notre soldat en faisait partie) était en appui direct des grenadiers; et enfin la 8e compagnie, celle des voltigeurs, de plus petite taille. En regardant à sa droite, Jean- François voyait donc ces vétérans "espagnols", secs comme des triques et jaunes comme des citrons, vieillis avant l'âge par le soleil et les privations endurées dans la Péninsule, mais moins essoufflés que les jeunes conscrits par le rythme de la marche.

Ils passèrent par Wurzburg, quittèrent la vallée du Main à Cobourg pour obliquer vers Gotha et finalement arriver à Erfurt, la base de la Grande Armée en Saxe, probablement aux alentours du 10 août, soit environ deux semaines avant la première grande confrontation de cette campagne. Ils y passèrent quelques jours pour réparer leurs souliers, leurs habits et accoutrements,



Nous arrivons à dix heures à Gotha, superbe petite ville de la saxe; là, je veux sauter en bas du chariot, tombe sur le genou droit, et me fais beaucoup de mal (Joseph Delvaux, 13 mai)

nettoyer leur arme¹⁰ à la satisfaction du sergent, faire (pour les nouveaux conscrits) quelques exercices à la baïonnette, recevoir rations de marche, poires à poudre et cartouches supplémentaires, et puis repartir.

Vers où, vers quoi? Nul ne le savait si ce n'est l'Empereur qui

ordonnait marches et contre- marches en fonction des mouvements des trois armées ennemies, prussienne, russe et autrichienne. Tout ce qu'on savait c'est qu'on s'approchait de plus en plus d'une grande ville qui, selon les alliés saxons que l'on croisait de temps à autre, s'appelait Dresden.

LA BATAILLE DE DRESDE - PRELUDE

Tout le monde connaît les tenants et les aboutissants des batailles d'août 1813 en Saxe, ne serait-ce que parce que Dresden fut la dernière grande victoire de Napoléon. Mais, moi seul, je suis en mesure de vous révéler le rôle qu'y joua Jean-François, ou du moins le rôle de l'unité dont il faisait partie. Mais je vais d'abord passer la parole à Napoléon. Voici ce qu'il écrivait de Lauban en Silésie¹¹, le 20 Août, à Marie-Louise, Régente: "Les ennemis ont dénoncé l'armistice, et font connaître que les hostilités commenceraient le 19 après minuit. En même temps, l'Autriche a déclaré la guerre à la France." Suit la disposition des différents corps d'armée répartis dans la région et qui allaient participer à la grandebataille. Pour ce qui nous concerne: "Le maréchal St Cyr est, avec le quatorzième corps, la



gauche appuyée à l'Elbe, au camp de Königstein¹² et à cheval sur la grande chaussée de Prague à Dresden, poussant des corps d'observations (en direction de l'armée autrichienne) jusqu'aux débouchés de Marienberg... Le premier corps arrive à Dresden"¹³. Cette référence au 1er corps, celui du général Vandamme, est très importante pour nous, comme nous le verrons plus tard.

Les manoeuvres et contre manoeuvres continuent. Certaines tournent mal pour les maréchaux français concernés. Le 23 août, le 12e corps d'Oudinot se fait malmener à Gross Beeren par l'armée du Nord de son ancien camarade le maréchal Bernadotte, devenu le prince

⁹ 1,68m. - grand pour l'époque.

¹⁰ Mousquet français Charleville 1777.

¹¹ Napoléon se trouvait à Lauban, à environ 200 km à l'est de Dresden, pour soutenir l'action des corps de Ney, Macdonald et Lauriston contre les Prussiens et les Russes. Le docteur Delvaux, malade du typhus, avait été évacué de Lauban le 15 août.

¹² La forteresse de Königstein (Photo).

¹³ Les topomanes peuvent se référer aux cartes des la pages 36 et 37.

Charles de Suède. Le 26 août, le maréchal prussien Blücher fait de même avec le 11e corps du maréchal Macdonald à Katzbach. Pendant ce temps, le 14e corps de Saint-Cyr était seul pour barrer la route à la principale armée alliée, comprenant environ 200.000 Prussiens, Russes et Autrichiens.

Cette armée arrivait de Bohême sous le commandement suprême du prince Schwarzenberg, encombré dans son Quartier général par la présence de Frédéric-Guillaume III de Prusse, d'Alexandre 1er de Russie et de François 1er d'Autriche.

En fin tacticien, Saint-Cyr parvint à ralentir cette énorme armée dans sa traversée des Monts de Bohême, à telle enseigne que lorsqu'il se replia finalement derrière les murs de Dresde le 25 août, il fut soulagé d'apprendre que, en quatre jours de marche forcée, Napoléon était sur le point de faire retour sur Dresde. La bataille fut déclenchée par les Alliés à l'aube du 26, et le 14e corps dut batailler seul quelques heures avant que Napoléon n'arrive avec la Vieille Garde du général Friant, suivie dans le courant de l'après-midi par les deux divisions de la Jeune Garde du maréchal Mortier. De plus, le 2e corps de Victor et le 6e corps de Marmont, constitués principalement de conscrits à peine plus aguerris que ceux de Gouvion Saint-Cyr, devaient arriver dans la nuit du 26 au 27.

LA BATAILLE DE DRESDE - 1er JOUR - 26 AOUT 1813

Dans la nuit du 25 au 26, en attendant l'arrivée des renforts, Saint-Cyr avait disposé son 14e corps d'armée en arc de cercle devant les murs de la vieille ville sur la rive gauche de l'Elbe. A juste titre, il jugeait qu'une attaque venant du Nord, du côté de la rive droite, était peu probable, car elle risquait d'être prise à revers par le gros des troupes françaises. Voici cette disposition, en partant de son aile gauche arc-boutée à l'Elbe (voir carte page 7):

Face à l'est: 43e division du général Claparède (13 bataillons, 16 canons).

Face au sud: 44e division du général Berthezene (12 bataillons, 16 canons).

Face au sud-ouest: 45e division du général Razout (12 bataillons, 8 canons), déployée entre la rivière Weisseritz et le faubourg de Friedrichstadt.

Rejoignant l'Elbe en aval: 10e division de cavalerie légère du général Pajol (4 escadrons français, 4 polonais et 4 italiens)

La première attaque alliée fut déclenchée à l'aube par le régiment d'infanterie autrichien Beaulieu, appuyé par deux batteries légères. Ils attaquèrent à travers champs en direction de Friedrichstadt, avec comme objectif de suivre le cours de la Weisseritz jusqu'à l'Elbe, et de compléter ainsi l'encerclement de la vieille ville.

Qui trouvèrent-ils devant eux? Les hommes du général Razout, séparés du gros du corps d'armée par la rivière Weisseritz, avec le seul soutien de la cavalerie Pajol sur la droite. L'engagement dura deux heures. Les hommes non seulement tinrent bon, mais contre-attaquèrent avec violence en direction du village de Lobtau, jusqu'au moment où, à 11 heures, les Autrichiens se retirèrent, à court de munitions, et les hommes de Razout occupèrent Lobtau. Entre-temps, après avoir atteint et traversé le fleuve, la Vieille Garde avait pris position au centre de la vieille ville, prête à renforcer n'importe quel endroit du dispositif en arc de cercle du maréchal Saint-Cyr.

Le secteur de Friedrichstadt-Lobtau resta calme durant plusieurs heures, alors que la bataille faisait rage sur tout le reste du front, en particulier à l'Est, dans le secteur des Grosse Garten et des redoutes qui les protégeaient. Dès l'après-midi, les deux divisions de la Jeune Garde avaient traversé l'Elbe en amont de la ville, et avaient pu renforcer tout le dispositif français dans le secteur de l'aile gauche française.

Le répit à l'autre bout du front permit à Napoléon d'y envoyer d'importants renforts. Voici les forces qu'il y transféra en soutien des divisions Razout et Pajol, dont les forces étaient manifestement insuffisantes pour défendre cet important secteur situé à l'Ouest de la rivière Weisseritz: 35 canons, en plus des 8 canons de Razout (ou ce qui en restait), les deux divisions de la Jeune Garde de Mortier, le



puissant corps de cavalerie de Murat et, enfin, la 1^{ère} brigade de la 23^e division d'infanterie de ligne du général Teste, prêtée par le 1^{er} corps du général Vandamme.

Mais avant que ce nouveau dispositif puisse se mettre en place, le régiment autrichien d'élite dit "Régiment d'Infanterie de l'Empereur" lança une violente attaque sur Lobtau, et le reprit à nos hommes après leur avoir infligé des lourdes pertes. La 45^e division Razout fut alors remplacée en première ligne par la 21^e division (Lagrange), qui constituait l'avant-garde du 6^e corps d'armée du maréchal Marmont.

Il s'ensuivit dans ce secteur, jusqu'à la tombée de la nuit, une longue et confuse bataille entre, d'une part, la cavalerie lourde de Murat appuyée par les escadrons de la division Pajol et, d'autre part, les éléments de cavalerie du corps d'armée autrichien Giulay. Cet engagement n'eut d'autre effet que d'épuiser davantage les chevaux affamés, ou du moins ceux qui en sortirent indemnes. Profitant de la confusion, la 21^e division (Lagrange) tenta bien une attaque surprise pour reprendre Lobtau, mais sans succès.

Une pluie torrentielle s'abattit alors sur le champ de bataille, et dura toute la nuit. Sous ce déluge, Napoléon disposa les troupes continuant à arriver à Dresde, c'est-à-dire le 6^e corps d'armée du maréchal Marmont et le 2^e corps du maréchal Victor. Il plaça Victor à l'aile droite, face aux Autrichiens qui avaient repris Lobtau, et Marmont au centre pour relever la 44^e division de Berthezene, dont l'aile droite avait également beaucoup souffert. Les 45^e (Razout) et 44^e (Berthezene) divisions furent alors ramenées dans le secteur de la 43^e division de Claparède, et le 14^e corps Saint-Cyr fut ainsi partiellement reconstitué¹⁴. Son rôle, le lendemain, serait de tenir le secteur des "Grands Jardins", face aux Russes et aux Prussiens, où les combats avaient fait rage la veille, mais qui avait été dégagé par la Jeune Garde.



¹⁴ Car nous n'avons pas encore retrouvé la 42^e division.

LA BATAILLE DE DRESDE - 2ème JOUR - 27 AOUT 1813¹⁵

La bataille, comme la veille, débuta sur l'aile droite française, sous un épais brouillard. La cavalerie de Murat et l'infanterie de Victor enfoncèrent les lignes autrichiennes sur plusieurs kilomètres de largeur, celles-ci ne pouvant à aucun moment être secourues par les importantes forces se trouvant sur leur flanc droit à cause du ravin de la rivière Weisseritz. Le même scénario se répéta ensuite au centre sur le front du maréchal Marmont, et enfin par la Jeune Garde sur le front tenu par les Russo-Prussiens. Ce troisième stade de la bataille fut précédé par une avance décisive du 14e corps de Saint-Cyr, progressant sur trois colonnes et prenant le village de Strehlen à la baïonnette, ce qui créa un point d'appui pour les attaques de la Jeune Garde.

Il est important de préciser que la pluie qui continua de tomber toute la journée rendit impossible l'utilisation des mousquets d'un côté comme de l'autre, en sorte que ce furent la cavalerie et l'artillerie qui eurent le rôle déterminant dans cette deuxième journée de la bataille de Dresde, la dernière victoire importante de Napoléon.



A 17h, le prince Schwarzenberg donna l'ordre de la retraite, le point de ralliement devant être la ville de Teplitz (Téplice), à 45km au sud de Dresde, de l'autre côté de la frontière autrichienne, c'est-à-dire en Bohême. Les troupes avançaient difficilement sur des routes boueuses, et selon trois axes: le gros des

¹⁵ Voir carte page 9.

Autrichiens via la Dippoldiswalde, les Russes et les Prussiens via Telnitz, et ce qui restait du corps autrichien de Klenau via Freiberg. Napoléon ne put organiser la poursuite à cause d'un malaise, et fut obligé de rentrer à Dresde, ce qui explique peut-être que non seulement la victoire de Dresde fut insuffisamment exploitée, mais qu'elle fut suivie trois jours plus tard par une défaite aussi inattendue qu'évitable.

A Dresde, selon une estimation parmi beaucoup d'autres, les Alliés disposaient de 214.000 hommes, contre 135.000 du côté français, tandis que le nombre de tués ou blessés fut respectivement de 38.000 et 10.000, sans compter les chevaux tués ou abattus.

LA BATAILLE DE KULM (CHLUMEC) - 30 AOÛT 1813

Les troupes alliées battirent en retraite en direction du point de ralliement, qui était Teplice, à une distance d'environ 70 km. Les colonnes autrichiennes marchèrent plein sud via Dippoldiswalde, traversèrent les Monts de Bohême entre Altenberg et Dubl, et atteignirent Teplice sans trop d'encombres le 29 août. Il en alla autrement pour les colonnes russes et prussiennes qui partirent par la route de Pirna, et traversèrent la frontière 15 km plus à l'est par le défilé de Telnitz, serrées de près par le 1er corps du maréchal Vandamme, suivi par le 14e corps de Saint-Cyr, suivi lui-même par le 6e corps du maréchal Marmont.

Vandamme déboucha sur la plaine de Bohême le 29 août, écarta sur sa gauche les Russes de Barclay de Tolly, et fonça sur Teplice en comptant prendre à revers, et défaire les unes après les autres, les colonnes autrichiennes refluant du Nord.

Avait-il reçu l'ordre d'effectuer cette manoeuvre audacieuse? La question est toujours controversée aujourd'hui, et il ne faut pas oublier que Napoléon était toujours à Dresde, terrassé vraisemblablement par une crise de migraine nerveuse, voire d'épilepsie selon certaines sources. Le fait est que Vandamme fut arrêté devant Teplice par d'importantes forces russes et prussiennes. Et quand, le lendemain 30 août, il voulut se replier vers les Monts de Bohême, la route était barrée. Il fit face, pris en tenaille par les Autrichiens sur sa gauche, les Russes sur sa droite, et des unités prussiennes qui avaient barré la sortie du défilé de Telnitz.

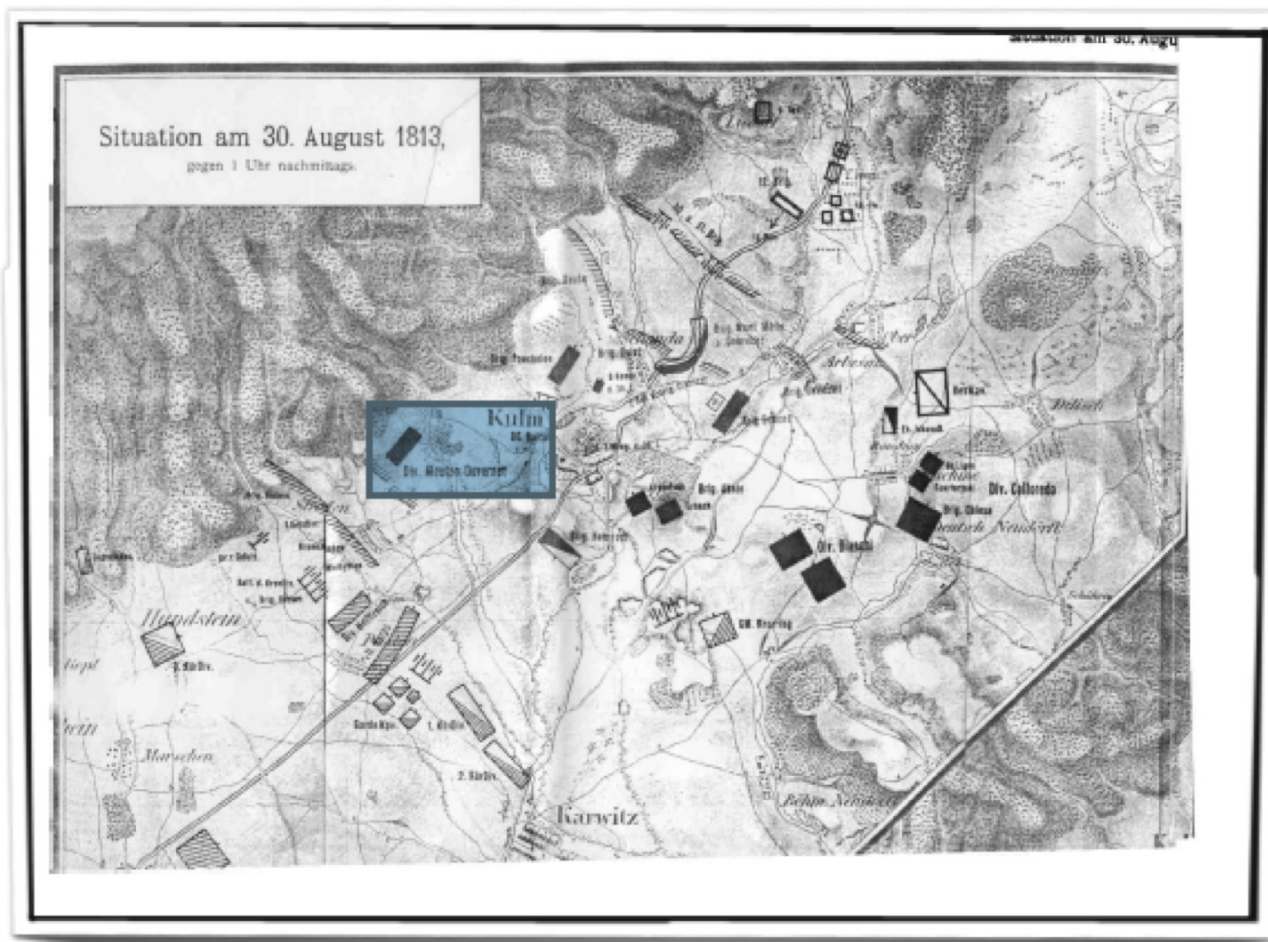


Vandamme



Leopold

Ce fut la bataille de Kulm. Le 1er corps du général Vandamme fut quasiment annihilé, 5.000 hommes étant tués ou blessés, 13.000 étant capturés, dont le général Vandamme lui-même. Est-ce un officier russe qui accepta son sabre en signe de reddition? Comme d'habitude, l'atmosphère était courtoise. "Mit einem Namen wie Ihres, sehr geehrter Herr Marschall, Sie nicht französisch sein dürfen?", demanda le général russe en allemand. "Niet meer dan bent u Russisch, Heer Generaal", répondit Vandamme, dans son meilleur patois de Cassel-St Omer, à Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, le futur Roi des Belges.



Voici une vieille carte prussienne de la bataille de Kulm, en Bohême. Qui y voyez-vous, avec une loupe, dans l'encadré bleu que j'y ai placé? Mais c'est la 42e division Mouton-Duvernet. Que fait-elle là? Elle constitue l'aile droite du 1er corps de Vandamme, dont toutes les autres unités (en noir) ont reculé et sont sur le point d'être encerclées par les forces coalisées. Arc-boutée aux flancs des Monts de Bohême, la 42e division a résisté à l'attaque frontale des Autrichiens, et est sur le point d'être isolée. Elle n'a plus d'autre option que de se replier en direction de la Saxe, à travers les défilés des montagnes. Elle le fera en bonne ordre, tout en protégeant les rescapés du 1er corps qui la suivent en désordre. Ils seront bientôt recueillis par le 14e corps sur le versant saxon.

L'explication de la présence de la 42e division, et donc du fusilier Sepulchre, à la bataille de Kulm, intégrée au 1er corps du général Vandamme, remonte à la retraite tactique effectuée par Saint-Cyr les 24 et 25 août en direction de Dresde. Durant cette opération, son aile gauche était ancrée sur la position de Vandamme à Königstein, qui le soutenait. A un certain moment de cette progression à reculons en zigzag, la 42e division du corps de Saint-Cyr s'est trouvée plus à gauche qu'une brigade de la 23e division du corps de Vandamme et, sous la pression de l'ennemi, ils décidèrent de commun accord de s'échanger temporairement ces deux unités, ce qui - numériquement - était grandement à l'avantage du général Vandamme. C'est pourquoi, le deuxième jour de la bataille de Dresde, on vit arriver, en soutien de la 45e division du général Razout, la brigade O'Meara de la 23e division du général Teste. Et c'est ainsi que le fusilier Sepulchre ne participa pas à la victoire de Dresde, mais bien à la défaite de Kulm.

On a reproché sa lenteur au maréchal Saint-Cyr, mais celui-ci ignorait que Vandamme avait quitté la sécurité des sommets pour lancer sa téméraire équipée dans la plaine. Il semblerait que des divergences fondamentales existaient entre les ordres transmis par l'Empereur malade à ses trois chefs de corps. Après s'être consultés, et devant l'ampleur du désastre, Saint-Cyr et Marmont décidèrent de se replier sur Dresde avec les rescapés de Vandamme. L'histoire ne dit pas s'ils y furent fraîchement accueillis par l'Empereur, car celui-ci, enfin rétabli, pensait déjà à la suite de sa campagne. Celle-ci allait se terminer,

deux mois plus tard à Leipzig, par la plus grande bataille de sa carrière, avec l'issue désastreuse que l'on sait.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Avant de se porter sur Leipzig quelques semaines plus tard, Napoléon maintint son quartier-général à Dresde, d'où il engagea une série d'opérations d'ampleur limitée, destinées principalement à empêcher le regroupement des forces alliées. Je repasse la parole à l'Empereur grâce à quelques extraits de ses bulletins de campagne, rédigés sous forme de "Lettres à Marie-Louise":

Le 6 septembre. A S. M. l'impératrice-reine et régente:

Le 2 septembre, l'empereur a passé, à Dresde, la revue du premier corps, et en a conféré le commandement au général Georges Monton¹⁶, comte de Lobau. Ce corps se compose des trois divisions Dumonceau, Philippon et Teste. Ce corps a moins perdu qu'on ne l'avait cru d'abord, beaucoup d'hommes étant rentrés. Le général Vandamme n'a pas été tué; il a été fait prisonnier. Le général du génie Haxo, qui avait été envoyé en mission auprès du général Vandamme, se trouvant dans ce moment avec ce général, a été fait également prisonnier. Le 3, l'empereur a été coucher au château de Harta, sur la route de Silésie; et le 4, au village de Hochkirch (au-delà de Bautzen). Le 6, à sept heures du soir, l'empereur était de retour à Dresde.

Le 11 septembre 1813. A S. M. l'impératrice-reine et régente:

Le 10, le maréchal Saint-Cyr se porta du village de Furstenwalde sur le Geyersberg, qui domine la plaine de la Bohême. Le général Bonnet¹⁷, avec la quarante-troisième division, descendit dans la plaine près de Toeplitz. L'on aperçut l'armée ennemie qui cherchait à se rallier après avoir rappelé tous ses détachemens de la Saxe. Si le débouché du Geyersberg avait été praticable pour l'artillerie, cette armée aurait été attaquée en flanc pendant sa marche; mais tous les efforts faits pour descendre du canon furent inutiles. Le général Ornano déboucha sur les hauteurs de Peterswalde, pendant que le général Dumonceau y arrivait par Hollendorff. Nous avons fait quelques centaines de prisonniers, dont plusieurs officiers. L'ennemi a constamment évité la bataille, et s'est retiré précipitamment dans toutes les directions. Le 11, l'empereur est retourné à Dresde.

Le 13 septembre 1813. A S. M. l'impératrice-reine et régente.

Le quartier général de l'empereur était à Dresde. Le duc de Tarente (Macdonald), avec les cinquième, onzième et troisième corps, s'était placé sur la rive gauche de la Sprée. Le prince Poniatowski, avec le huitième corps, était à Stolpen. Toutes ces forces étaient ainsi concentrées à une journée de Dresde, sur la rive droite de l'Elbe. Le comte de Lobau, avec le premier corps, était à Hollendorff, en avant de Peterswalde; le duc de Trévise (Mortier), à Pirna; le maréchal Saint-Cyr, sur les hauteurs de Borna¹⁸, occupant les débouchés de Furstenwalde et du Geyersberg; le duc de Bellune (Victor), à Altenberg.

Le 17 septembre 1813. A S. M. l'impératrice-reine et régente.

Le 14, l'ennemi déboucha de Toeplitz sur Nollendorf, et menaça de tourner la division Dumonceau, qui était sur la hauteur. Cette division se retira en bon ordre sur Gushabel, où le comte de Lobau réunit son corps. L'ennemi ayant voulu attaquer le camp de Gushabel, fut repoussé et perdit beaucoup de monde. Le 15, l'empereur partit de Dresde, et se porta au camp de Pirna. Il dirigea le général Mouton-Duvernet, commandant la quarante-deuxième division, par les villages de

J'éprouve un plaisir inexprimable en approchant de Dresde où j'espère au moins être en sûreté contre les Cosaques. Nous y arrivons vers les 10 heures. Nous restons près de deux heures pour traverser le pont sur lequel défille la maison de l'empereur se rendant en Silésie d'où nous venons. L'hôpital des officiers est plein, et on ne veut pas nous y recevoir. Nous allons à l' Arsenal où tous les lits sont occupés et beaucoup de malades couchés par terre; ce ne fut que le soir qu'on m'apporta une paille pour me coucher (Joseph Delvaux, 2 septembre).

¹⁶ Ce n'est pas le général Mouton-Duvernet; qui n'était pas comte, mais baron.

¹⁷ De l'état-major du corps d'armée, remplaçant le général Claparède, probablement blessé à Dresde.

¹⁸ A une vingtaine de kilomètres de Leipzig, soit à environ cent kilomètres de Dresde. Cela indique que les expéditions et escarmouches aux alentours de Dresde, et notamment celle de Borna dont le fusilier Sepulchre devait faire partie, n'étaient pas de simples patrouilles de proximité.

Langenbenersdorf et de Bera¹⁹, tournant ainsi la droite de l'ennemi. En même temps, le comte de Lobau l'attaqua de front. L'ennemi fut mené l'épée dans les reins tout le reste de la journée.

Le 19 septembre 1813. A S. M. l'impératrice-reine et régente.

Le 17, à deux heures après-midi, l'empereur est monté à cheval, et au lieu de se rendre à Pirna, est allé aux avant-postes. Ayant aperçu que l'ennemi avait fait une grande quantité d'abattis pour défendre la descente de la montagne, S. M. le fit attaquer par le général Duvernet, qui, avec la quarante-deuxième division, s'empara du village d'Abessau (en Bohême) et repoussa l'ennemi dans la plaine de Toeplitz. Il était chargé de manoeuvrer de manière à bien reconnaître la position de l'ennemi, et à l'obliger de démasquer ses forces. Ce général réussit parfaitement à exécuter ses instructions. Il s'engagea une vive canonnade hors de portée, et qui fit peu de mal; mais une batterie autrichienne de 24 pièces ayant quitté sa position pour se rapprocher de la division Duvernet, le général Ornano l'a fait charger par les lanciers rouges de la garde: ils ont enlevé ces vingt-quatre pièces, et sabré tous les canonniers, mais on n'a pu ramener que les chevaux, deux pièces de canon et un avant-train.

Ces extraits des lettres nous montrent que le fusilier Sepulchre fut continuellement engagé dans divers combats, même si, grâce au transfert fortuit de sa division au 1er corps, il échappa vraisemblablement aux furieux corps-à-corps à la bayonnette que connurent les autres divisions du 14e corps pendant la bataille de Dresde, que ce soit à Lobtau ou dans les Grands-Jardins.

DRESDE - LE SIEGE

En quittant définitivement Dresde à la fin de septembre, l'Empereur prit une décision d'une extrême importance pour la suite de notre histoire. Le 14e corps du maréchal Saint-Cyr, assisté par le reliquat du 1er corps, constituerait, jusqu'à nouvel ordre, la garnison de la place-forte de Dresde. Après quelques jours consacrés à remettre son équipement en état, c'était sûrement le moment d'écrire une lettre à sa famille.

Ou notre héros le fit, ou il ne le fit pas. S'il le fit, et que la lettre n'arriva jamais à destination, cela n'aurait rien eu d'anormal car elle aurait dû traverser sans encombres ce qui fut pendant deux mois le terrain des manoeuvres, mouvements et opérations qui précédèrent et suivirent la bataille de Leipzig à la fin du mois d'octobre. Si du courrier passait malgré tout, celui du fusilier Sepulchre n'était certainement pas prioritaire, par opposition aux missives de service, urgentes ou de routine, et aux quelques rares lettres d'officiers qui parvinrent à leurs familles durant cette période.

S'il ne le fit pas, aurait-il été malade ou blessé au point de ne pouvoir écrire? Malade à Dresde, le soldat Jean-François? De sa vie, on ne lui connut jamais une seule maladie à part la petite vérole infantile qui le défigurait, et la "fièvre bilieuse et putride" mentionnée sur le certificat que son père fit rédiger par un médecin complaisant pour retarder le départ de son fils-conscrit fin 1812. En fait, il devait avoir une santé de fer, comme le démontrera l'activité intense qu'il déploya toute sa vie, et jusqu'à sa mort à l'âge de 80 ans, à la tête de ce qu'on pourrait appeler l'amorce d'un véritable conglomerat industriel. Blessé alors? Blessé devant Kulm? A Borna? Blessé en tentant de sauver son chef de bataillon, le commandant Naigeon, tué le 17 Septembre à Bera? Ou pas blessé du tout? De toutes façons, il n'en est pas resté infirme, ou même éclopé.

Pendant, même après le départ de Napoléon, l'activité de garnison n'était pas de tout repos, l'humeur des habitants de Dresde variant selon les nouvelles, vraies ou fausses, qui leur parvenaient quant aux opérations en cours, escarmouches ou embuscades, parfois dans les environs immédiats de la ville. Il y eut quelques assassinats de soldats attardés dans des ruelles sombres, et naturellement des

*Je sors de l'hôpital de l'Arsenal et entre à celui des officiers; j'y suis très bien et ai un bon lit dans une petite chambre où sont d'autres médecins de mes amis convalescents comme moi
(Joseph Delvaux, 22 septembre)*

¹⁹ Bera, dans les Monts de Bohême.

représailles. Et puis il y restait encore quelques détachements des alliés saxons, dont on ne pouvait savoir jusqu'où irait leur loyauté.

Cette période en demi-teinte pris fin lorsque arrivèrent les premières nouvelles du désastre de Leipzig. En l'espace de quelques jours, Dresde-garnison devint Dresde-assiégée²⁰. Dès le 26 octobre, le général autrichien Klenau est chargé de réduire la place forte, et 53.000 hommes sont mis à sa disposition à cette fin. Saint-Cyr dispose en théorie de 30.000 hommes mais, très rapidement il est amené à devoir désarmer ses alliés saxons, et à les laisser rejoindre les rangs des assiégeants. Quant à l'Empereur, il ne peut plus rien pour son 14e corps. En pleine retraite à la suite de la bataille de Leipzig, il s'est frayé un chemin à Hanau le 31, a retraversé le Rhin le 3 novembre, et s'est retrouvé sur ses terres impériales à Mayence, d'où il était parti trois mois plus tôt.

Le 7 novembre, la situation à Dresde devenant intenable à cause du manque de nourriture et de munitions, Saint-Cyr se décide à négocier la reddition, et la capitulation est finalement signée le 11 novembre au Quartier général du général Klenau. La garnison est faite prisonnière de guerre, dépose les armes et, sous escorte, en six colonnes, prend la direction de Strasbourg, où elle devra rester sans combattre jusqu'à la fin des hostilités. Les prisonniers comprennent un maréchal, 31 généraux, 1.727 officiers et 27.714 hommes, dont le fusilier Sepulchre, apparemment en ordre de marche.

C'est alors que se produit un événement extraordinaire. Le 17 novembre, apprenant les conditions de la reddition et jugeant qu'elles n'étaient pas conformes aux instructions données à Klenau, le prince Schwarzenberg dénonce le traité et fait arrêter les colonnes françaises. Il propose à Saint-Cyr, soit de retourner à Dresde avec tous ses hommes en remettant les pendules au 7 novembre, soit d'être envoyés comme prisonniers de guerre dans une province autrichienne. Naturellement, c'est la seconde solution que choisit Saint-Cyr.

PRISONNIER ET RETOUR EN FRANCE

Les prisonniers²¹ firent alors trois quarts de tour en direction du sud-est, et se retrouvèrent bientôt parqués selon leurs rangs en différents lieux de la région de Carlsbad. Ils ne devront être libérés qu'après le 4 avril 1814, date de l'abdication de Napoléon, ce qui leur permettra de rentrer en France en mai 1814. Leur emprisonnement aura donc duré environ six mois. La Croix-Rouge Internationale n'existant pas encore, il est impossible de connaître ce que furent les conditions de détention des



hommes de troupe, même s'il est aisé de deviner que celles des officiers devaient être tout à fait supportables. Ce qui est sûr, c'est que, comme dans tous les conflits de l'époque, il aurait été inconcevable de permettre aux hommes d'écrire à leurs familles. Mais alors, que se passa-t-il pendant les 30 jours allant de la signature du Traité de Fontainebleau qui permettait la libération des prisonniers, et la date du retour au dépôt du 76e à Sarrelouis, et comment s'effectua le transfert?

Nous sommes dans le domaine de la conjecture, mais il est certain que les quelques 30.000 hommes du 14e corps ne furent pas libérés dans la nature sans autre forme de procès. On dût, je pense, les relâcher, avec une escorte, par "paquets" de quelques centaines d'hommes. De tels "paquets" pouvaient être constitués, par exemple, par les survivants, valides et non-valides, du 76e régiment. Quant à l'itinéraire, il allait de soi. Carlsbad était à une bonne journée de marche de Bayreuth, où on retrouvait le Main. Celui-ci devenait navigable un jour de marche plus tard, à partir de Bamberg, où on n'avait plus qu'à charger tout le monde sur des barques, y compris les chevaux et les charrettes des invalides, et on se laissait alors descendre jusqu'à Mayence.

²⁰ L'épisode de la sortie manquée en direction de Torgau sera décrit dans l'annexe 8.

²¹ Prisonniers français. A droite, une sentinelle hongroise (Gravure).



Ensuite, sans s'arrêter, virage à droite sur le Rhin jusqu'à ←Coblence²², et amarrage sur une des rives de la Moselle. Débarquement, attelage des chevaux, et on remonte la Moselle jusque à Konz-Bredimus, puis la Sarre²³ jusqu'à Sarrelouis, avec permission pour les valides, dont notre héros, de marcher en devisant le long des chemins de halage, ainsi que l'évoque d'ailleurs la tradition orale. Le



débarquement à Sarrelouis a eu lieu vers la mi-Avril, ainsi que les retrouvailles quelques jours plus tard avec le colonel Chabert et les rescapés du 1er bataillon, durement éprouvé par les batailles toutes récentes de Toulouse et Bayonne.



Chabert dénombre ses officiers et ses hommes. Même en comptant les hommes du dépôt, les effectifs sont insuffisants pour reconstituer un bataillon complet, d'autant plus qu'il doit informer ses soldats que, par décision du nouveau ministre de la guerre de Louis XVIII, le tristement célèbre général Dupont de l'Étang²⁴, tous les conscrits des départements "étrangers" qui en font la demande doivent être licenciés, et ceux-ci ne se privent pas de le faire, à part l'un ou l'autre soldat dont notre Jean-François. Avant de nous demander pourquoi, attendons la suite.

La suite est un coup de théâtre. Le 12 mai, le général Dupont de l'Étang annonce que, en vertu d'une ordonnance de Louis XVIII, tous les régiments de la Grande Armée sont purement et simplement dissous. Cependant, le même jour, de nouveaux régiments sont créés, en nombre réduit d'environ un tiers, formés d'unités venant de régiments anciens différents. Si la décision de renvoyer les étrangers était d'inspiration économique, celle de redistribuer les composantes de l'armée était d'ordre politique, d'autant plus qu'elle s'accompagnait de déplacements, ou de mises à la retraite anticipée, dans les cadres d'officiers, surtout supérieurs.

Dupont de l'Étang

LA PERMISSION DU CAPORAL SEPULCHRE

Le 11 juin 1814, le caporal²⁵ sollicite une permission en vue de rendre visite à sa famille qu'il n'a plus vue depuis plus d'un an. En raison de ses loyaux services, une permission de trois semaines²⁶ lui est accordée avec retour obligatoire pour le 2 juillet à minuit au plus tard. Selon les dispositions annexées au Traité de Fontainebleau concernant les permissionnaires français en déplacement sur les territoires belges, il devra se faire contrôler au passage par le bureau de la Kommandantur alliée à Bruxelles, tant à l'aller qu'au retour.

Le caporal quitte donc le dépôt à l'aube du 11 juin, mais il est établi²⁷ qu'il ne s'est présenté à la Kommandantur prussienne de Bruxelles que le 6 juillet. Là, sa situation irrégulière est constatée et, en échange de la confiscation de son livret militaire, on lui remet une feuille de route avec comme itinéraire Bruxelles-Genappe-Namur-Solières. Par ce même document, nous savons qu'il se fait contrôler à Namur le 7 juillet, et qu'il retrouve enfin sa famille à Solières le 8 juillet 1814.

²² Confluence du Rhin et de la Moselle (Photo).

²³ Chalandage sur la Sarre (Photo).

²⁴ Le général Dupont de l'Étang avait capitulé sans gloire devant les Espagnols en 1808, à Bailen.

²⁵ Jean-François avait été nommé caporal le 16 mai 1814. Voir annexe 1.

²⁶ Une semaine pour l'aller, une semaine sur place, une semaine pour le retour.

²⁷ Voir annexe 2. Ordre de route du caporal Sepulchre.

Le 2 juillet à minuit, le caporal Sepulchre ne se trouvait donc pas à son dépôt, et il fut officiellement déclaré déserteur le 5 juillet 1814, au troisième appel. Ce qu'il fit entre le 11 juin et le 6 juillet restera à tout jamais inconnu. Peut-être avait-il des amis à Paris.

*

L'année suivante, Jean-François apprit que Napoléon était revenu, et que son ancien régiment s'appelaient de nouveau le 76^e régiment d'infanterie de ligne, avec à sa tête le colonel Louis Chabert. A l'aube du 16 juin, depuis son village de Solières, Jean-François entendit le canon tonner du côté de l'Ouest. C'était la bataille de Ligny qui commençait et, par un curieux hasard c'était la division dont faisait partie le 76^e régiment, redevenu "impérial" pour cent jours, qui lançait avec succès le premier assaut contre les forces prussiennes du maréchal Blücher. Le lendemain, il entendit les canons des Quatre-Bras, et le surlendemain ceux de Waterloo, la bataille qui mit définitivement fin aux rêves de l'Empereur. Le 19 juin, il entendit encore le violent combat d'arrière-garde de Wavre, où le 76^e se distingua à nouveau. L'histoire ne dit pas s'il ressentit alors une certaine nostalgie.

Nostalgie ou pas, il semblerait que c'est avec une certaine fierté que, 42 ans plus tard l'ex-caporal reçut la médaille de Sainte-Hélène²⁸, qui fut accordée par Napoléon III à tous les survivants des armées napoléoniennes qui en feraient la demande, même les déserteurs.



Médaille de Sainte-Hélène

²⁸ Communément appelée en France "Médaille de Chocolat", ou "Contremarque du Père Lachaise".

CRITIQUE DE LA DESERTION DU CAPORAL SEPULCHRE

Quelques lecteurs, choqués ou attristés, m'ont fait remarquer que le caporal Sepulchre ne fut pas un "vrai" déserteur, ou qu'il fallait faire une distinction entre "désserter" et "être porté déserteur", ou encore que c'était son droit de désertre puisque la guerre était finie, voire même son obligation puisqu'il n'était pas Français. Je leur ai toujours répondu que, si j'avais qualifié le caporal de déserteur, c'est parce qu'il avait été porté déserteur, et non pas pour émettre un quelconque jugement de valeur quant à son acte. En effet, avec une moyenne d'environ 10% des appelés, la désertion était un véritable fléau dans la Grande Armée et, parmi ses diverses formes, seule la désertion face à l'ennemi était punissable de mort, les peines encourues en d'autres circonstances étant relativement mineures, particulièrement en temps de paix.

De plus, même en temps de guerre, les déserteurs et les réfractaires furent plus d'une fois amnistiés par Napoléon, notamment à l'occasion de son deuxième mariage. De plus, une confusion extrême devait régner au sein de cette armée en pleine réorganisation durant ces premiers mois de la Restauration de 1814. Car, il n'y avait pas que les conscrits "étrangers" qui pouvaient rentrer chez eux, mais aussi l'ensemble des conscrits ayant fait l'objet des "levées de masse" de 1813 et 1814. Jean-François répondant à ces deux critères, était-il justifié d'enregistrer son absence comme celle d'un "déserteur"? Techniquement, la réponse ne peut être qu'affirmative, tout simplement parce que, comme des dizaines de milliers d'autres soldats²⁹, Jean-François n'avait probablement pas voulu se plier aux nécessaires formalités administratives.

Et c'est pourquoi d'ailleurs, comme des dizaines de milliers d'autres déserteurs, il eut droit à la Médaille de Sainte-Hélène en 1857, tout comme le Pape Pie IX³⁰.



²⁹ Voir annexe 4.

³⁰ Je ne doute pas que certains parmi vous auront à coeur de vérifier cette surprenante information concernant Sa Sainteté.

ANNEXE 1 - Registre- matricule

NUMÉROS D'ENREGISTREMENT ET SIGNALEMENTS	DATES de l'arrivée des Recrues au Corps, LEUR QUALITÉ, LEUR DERNIER DOMICILE, ET LEUR PROFESSION.	NUMÉROS des BATAILLONS ou Escadrons, ou des Compagnies.	GRADÉS, ou BASSES DES NOMINATIONS à un grade, ACTIONS D'ÉCLAT, ou BREVETS D'HONNEUR.	DATES ET MOTIFS DE SORTIE DU CORPS. DÉCÈS SERVICES ANTÉRIEURS BLESSURES, ET CAMPAGNES DE GUERRE.
<p>SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS</p> <p>N. 1046 Sepulchre</p> <p>Fils de Jean Simon de... à... profession d... taille d'un mètre visage... nez... cheveux... particuliers...</p>	<p>Arrivé au Corps le 11 juillet 1813 entrée volontaire incorporé, venant de... événements de l'an 1... renvoyant un congé de l'an du département d... compris sur la liste de désignation de caution de... sous le N. 1046 son dernier domicile était à... département d... profession d...</p>	<p>Cap et L. 16 mai 1813</p>	<p>Le 17 septembre 1813, à l'hôpital de... à l'hôpital de... à l'hôpital de... à l'hôpital de...</p>	
<p>N. 1047 Ledent</p> <p>Fils de... de... à... profession d... taille d'un mètre visage... nez... cheveux... particuliers...</p>	<p>Arrivé au Corps le 11 juillet 1813 entrée volontaire incorporé, venant de... événements de l'an 1... renvoyant un congé de l'an du département d... compris sur la liste de désignation de caution de... sous le N. 1047 son dernier domicile était à... département d... profession d...</p>		<p>Le 11 novembre 1813, à l'hôpital de... à l'hôpital de... à l'hôpital de... à l'hôpital de...</p>	
<p>N. 1048 Colson</p> <p>Fils de... de... à... profession d... taille d'un mètre visage... nez... cheveux... particuliers...</p>	<p>Arrivé au Corps le 11 juillet 1813 entrée volontaire incorporé, venant de... événements de l'an 1... renvoyant un congé de l'an du département d... compris sur la liste de désignation de caution de... sous le N. 1048 son dernier domicile était à... département d... profession d...</p>		<p>Le 17 septembre 1813, à l'hôpital de... à l'hôpital de... à l'hôpital de... à l'hôpital de...</p>	

Cet extrait du Registre-matricule nous apprend que Jean-François fut conscrit, et incorporé, en même temps que deux compagnons de la compagnie de Réserve de l'Ourthe. Ils firent donc la route jusqu'à Mayence ensemble, et furent affectés au même 76e régiment. Pour le soldat Ledent, la fiche mentionne qu'il fut fait prisonnier de guerre le 11 novembre 1813, date de la reddition de Dresde. Quant au soldat Colson, il est mort de ses blessures le 17 septembre 1813, soit trois semaines après la bataille, vraisemblablement dans le même hôpital où, malade du typhus, était entré le 2 septembre le docteur Joseph Delvaux (Voir Annexe 3). A noter aussi que le document ne mentionne aucune blessure dans le chef du caporal Sepulchre.



ANNEXE 2 - Feuille de Route

Der aus Französischen Diensten ausgetretene *Jean Pierre*
Jeppulstone aus *Sollieu*
in *Orbain* geburtig, erhält hiermit die
Erlaubniss, sich nach *Sollieu*
auf der umstehend verzeichneten Tour zu begeben. Derselbe
muss sich nach seiner Ankunft daselbst bey der Orts-Obrigkeit
melden, die um die weitere Verfügung requirirt wird.
Derselbe erhält auf der Route Quartier und Etappen mässige
Verpflegung frey und unentgeltlich verabreicht.

Brussel den *6^{ten} July* 1814.

Der Stadt-Commandant

Baron von Satten



Mantaren

Geogge

Namar

Sollieu

Der Commandant von Sollieu
Compte Sollieu, de Sollieu
de Sollieu





DRESDEN.

Engraving for Barber's Grand History of Europe.



View of DRESDEN in Germany



*Vue de Drevale prise du Cote du Sud-ouest.
Dessiné par M. de Brosses. Gravé par M. de la Cressle. Peint par M. de la Cressle.*

ANNEXE 3 - Journal du docteur Joseph Delvaux

Vous savez tous, chers lecteurs, que Jean-François était un arrière-arrière-grand-père commun à la



plupart d'entre nous, mais en ce qui concerne quelques uns, nous avons un autre arrière-arrière-grand-père commun, Joseph Delvaux, de ligne maternelle cette fois. Son journal qui couvre la période du 28 avril au 5 octobre 1813 ayant été retrouvé, il est intéressant d'en juxtaposer quelques extraits avec mon propre récit lorsque les deux aïeux se sont trouvés en même temps au même endroit, chacun ignorant plus que vraisemblablement la présence de l'autre.

← Le docteur Joseph Delvaux fut conscrit à Liège trois mois avant Jean-François. Contrairement à ce dernier, il voyagea jusqu'à Mayence en chaise de poste, ce qui lui permit, entre autres, d'admirer le paysage. Pour rejoindre son poste auprès du 7^e corps (Saxon) du général Reynier, il suivit la route que nous commençons à bien connaître, le plus souvent en "chariot". Il atteignit Dresde le 19 mai, continua jusqu'à Gorlitz et, finalement, Liegnitz en Silésie le 3 juin, le jour où la trêve de trois mois fut décrétée. Il est alors affecté à

l'hôpital de Lauban du 20 juin au 15 août. Les hostilités reprennent, et il choisit ce moment pour tomber malade du typhus. Il est embarqué dans la difficile retraite en direction de Dresde, qu'il atteint finalement le 2 septembre, soit le jour où Napoléon, après le désastre de Kulm, passe la revue des restes du 1^{er} corps.

Là, il achève sa convalescence et, le 26 Septembre, s'achète un cheval. Il ne manque jamais d'argent car il est en possession de lettres de crédit que les banquiers de Dresde s'empressent d'honorer. Malheureusement, son journal s'achève, incroyablement compte tenu des circonstances, sur la phrase suivante: "De ce jour au 5 Octobre il ne se passe rien d'extraordinaire."

Trois semaines plus tard, le siège de la ville devait commencer et, comme tout le monde, il allait bientôt se retrouver prisonnier à Carlsbad pour plusieurs mois. Nous ne connaissons rien sur les conditions du retour de Joseph dans sa ville natale de Rochefort et, s'il se remit un jour à écrire son journal, on ne le retrouvera jamais.

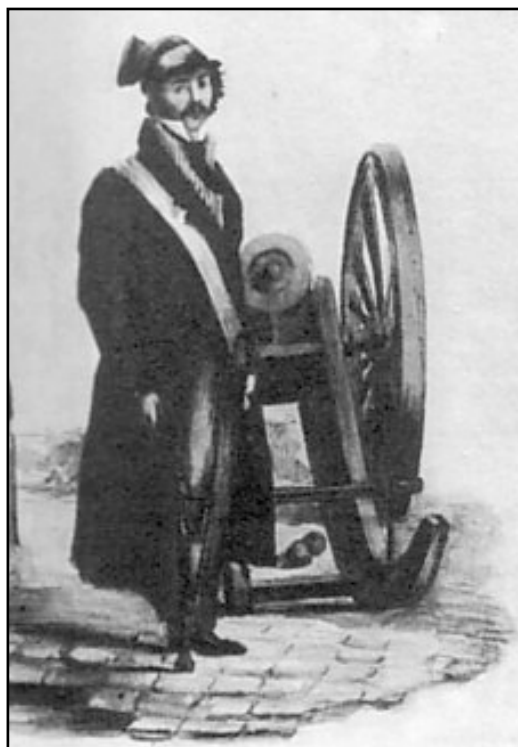
Le bon docteur Delvaux aura eu l'occasion croiser le fusilier Jean-François Sepulchre dans une ruelle de Dresde pendant les sept semaines de liberté qu'ils y passèrent ensemble avant et pendant le siège. Dans ce cas, l'un aura dû saluer l'autre. Sa convalescence à l'hôpital des officiers terminée, Joseph Delvaux a sans doute repris du service à l'Arsenal et, qui sait, a peut-être dû soigner l'une ou l'autre éraflure subie par Jean-François pendant ses tours de garde sur les remparts de la ville, ou pendant les combats qui précédèrent la reddition.

ANNEXE 4 - Un autre déserteur médaillé de Sainte-Hélène

Parmi les autres déserteurs médaillés de Sainte-Hélène, je ne résiste pas au plaisir d'évoquer le héros belge et liégeois que fut Jean Joseph Charlier, dit Charlier Jambe-de-Bois. Avant de chasser les Hollandais de Bruxelles en 1830 dans un rôle d'artilleur improvisé, il avait été incorporé dans le 5e bataillon du 69e régiment d'infanterie de ligne basé à Luxembourg le 6 septembre 1813, bien que faisant partie de la classe de 1814.

Deux bataillons du 69e régiment participèrent à la bataille de Leipzig du 16 au 19 octobre 1813, mais il ne pouvait s'agir du 5e bataillon, qui était un de ces bataillons dits "de dépôt"³¹, lesquels - sauf cas extrêmes - n'étaient pas censés prendre part comme tels aux opérations de guerre. C'est vers ces bataillons de dépôt qu'étaient dirigés les conscrits sans aucune expérience, afin d'y recevoir un début de formation, et c'est parmi eux qu'étaient puisés les hommes destinés à regarnir les effectifs des bataillons combattants.

Il est peu vraisemblable que Charlier ait pu être envoyé en Allemagne pour renforcer une armée alors en pleine retraite vers la France après les batailles de Leipzig et de Hanau. Par contre, il a très bien pu être présent au siège de



Luxembourg par les armées coalisées, qui se

termina par la bataille du 7 mars 1814. Charlier dut en réchapper indemne, car c'est huit semaines plus tard, le 5 mai 1814, qu'il fut porté déserteur, "sans grades, ni blessures", une semaine avant la dissolution de son régiment. L'histoire dit qu'il rejoignit son ancien régiment pendant les Cent-Jours, et qu'il perdit une jambe à la bataille de Waterloo le 18 juin 1815. Si c'est exact, on devrait plutôt dire le 15 juin à Ligny, où le 69e régiment combattit aux côtés du 76e, l'ancien régiment de Jean-François, dans la 13e division d'infanterie du général Vichery. D'autres sources disent que c'est en Allemagne, en 1813, qu'il perdit la jambe, ou encore en France, en 1814.

Quant à moi, je me dis que, entre 1815 et 1830, son métier de tisserand lui avait fourni maintes occasions de se faire arquepincer la jambe dans le tout dernier modèle Jacquard à Verviers ou à Pepinster, voire à Sclessin.



³¹ "Monsieur le Duc de Feltre, j'ai 132 régiments d'infanterie de ligne formant 528 bataillons de guerre, plus 132 '5e bataillons' ou bataillons de dépôt". (Lettre de Napoléon au général Clarke, ministre de la Guerre, écrite de Fontainebleau le 6 octobre 1810)

ANNEXE 5 - Deux autres survivants de Dresde, Kulm et Carlsbad

A son retour en France après l'abdication de l'Empereur, **Le maréchal d'Empire Gouvion Saint-Cyr** n'eut aucun scrupule à accepter la Restauration de Louis XVIII, comme tous les autres maréchaux d'ailleurs, sauf erreur. De même, et cette fois contrairement à la plupart de ses anciens frères d'armes, il ne répondra pas à l'appel de Napoléon lors de l'épisode des Cent-Jours. Il faut dire que sa rudesse et son caractère asocial n'avaient pas toujours été appréciés par Napoléon, qui ne l'avait promu maréchal d'Empire qu'en 1812, malgré les remarquables qualités de tacticien dont il avait toujours fait preuve. Entre 1815 et 1819, il fut plusieurs fois ministre de la Guerre de Louis XVIII, introduisant plusieurs réformes durables dans la loi militaire, en particulier dans le domaine du recrutement. Il veilla à sauvegarder les droits des vétérans, mais j'ignore si le caporal Sepulchre put en profiter. Marquis, il mourut à Hyères en 1830.



Toute autre fut la fin du **général de division Mouton-Duvernet**. Quelques semaines après la bataille de Waterloo et l'abdication définitive de l'Empereur, son nom figurait en effet sur une liste de 19 officiers qui, selon une ordonnance du roi Louis XVIII du 24 Juillet 1815, devaient passer en jugement devant une cour martiale pour trahison contre l'Etat. Cette liste comprenait deux maréchaux (Ney et Grouchy), quatre généraux de division (Bertrand, d'Erlon, Mouton-Duvernet et Drouot), quatre généraux de brigade (Labédoyère, Cambronne, et les deux frères Lallemand), et neuf autres officiers, probablement des colonels.

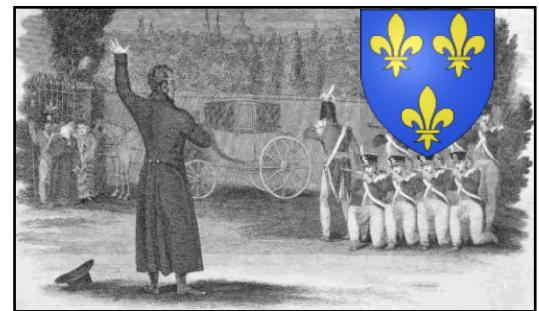
Pourquoi ces 19 officiers parmi les dizaines qui se rallièrent à l'Empereur à son retour de l'île d'Elbe? J'imagine qu'ils avaient dû prêter une allégeance particulière à la Restauration de 1814; c'était certainement le cas du maréchal Ney. Mais Mouton-Duvernet? Pour autant que je sache, il ne participa même pas à la campagne de Waterloo. Il semble que, dans l'esprit du Roi et de ses ministres, il s'agissait plutôt d'un acte symbolique, car toutes les occasions furent laissées à ces 19 officiers d'éviter l'arrestation en quittant la France. La plupart d'entre eux n'en profitèrent pas, certains d'être lavés par leurs pairs d'une accusation qu'ils jugeaient infamante. C'était sans compter avec la vindicte d'un personnage qui avait toutes les raisons de crier vengeance, la **Duchesse d'Angoulême**, fille du roi Louis XVI.

C'était elle qui avait le plus d'influence auprès du Roi, son oncle. On pourrait imaginer que Madame Royale exigea, et obtint, les têtes d'un maréchal, d'un général de division et d'un général de brigade. C'est ainsi que le baron Mouton-Duvernet, peut-être le général de division préféré de Napoléon, fut fusillé le 27 juillet 1815. Suivirent le général de brigade comte de Labédoyère, son plus proche aide de camp, fusillé le 19 août, et enfin le maréchal d'Empire Ney, l'ami de toujours, fusillé le 7 décembre. L'Honneur de la Royauté était sauf.



Egzekucja pułkownika hrabiego de La Bédoyère (sztych z epoki)

Exécution publique du comte de la Bédoyère



Camarades, tirez sur moi, et visez juste, Ney



ANNEXE 6 - SITUATION DES 1er ET 14e corps D'ARMEE AU 15 AOUT 1813³²

1er corps: général de division Dominique Vandamme, comte d'Unsebourg

1053 officiers et 30741 hommes rassemblés entre Pirna et Schluckenau en route pour rejoindre

42 bataillons, 4 escadrons et 76 canons

Chef d'état-major: général de brigade baron Jean Revest

1ère division d'infanterie: général de division baron Armand Philippon

316 officiers et 9310 soldats présents

2ème division d'infanterie: général de division Jean Baptiste Dumonceau, comte de Bergendael³³ →

336 officiers et 9890 soldats présents

23ème division d'infanterie: général de division baron François Antoine Teste

314 officiers et 9613 soldats présents

1ère brigade: général de brigade baron Guillaume O'Meara: 170 officiers et 5342 soldats présents et en route (*cédée au 14e corps pour la bataille de Dresde*)

2ème brigade: général de brigade baron Joachim Quiot du Passage: 133 officiers et 4403 soldats présents et en route



³² Soit huit jours avant la bataille de Dresde (Gravure). NB: Seule la 42e division est détaillée avec, en bleu, la chaîne de commandement de J-F.

³³ Le général Dumonceau, surnommé par ses soldats le "général sans tâche" en raison de sa probité.

14ème corps: maréchal comte de Gouvion Saint-Cyr

1385 officiers et 45586 hommes rassemblés à Pirna ou en route

Chef d'état-major: général de brigade baron Charles Borelli

Sous-chef d'état-major: colonel baron Jacques Couture

Etat-major: 22 officiers - (Coordination 42 ème/43 ème divisions: général comte Jean Bonnet)

42ème division d'infanterie: général de division baron Régis-Mouton-Duvernet (cédée au 1er corps pour la bataille de Kulm)

323 officiers et 11031 hommes présents à Königstein (rive droite de l'Elbe) ou en route

Etat-major: 7 officiers

1ère brigade: général de brigade baron Pierre Decouz, aide de camp de l'Empereur (du 4 au 26 août): 134 officiers et 4348 soldats

4ème régiment léger provisoire: major Guillen: 43 officiers et 1412 soldats

6ème bataillon du 9ème régiment d'infanterie légère - dépôt à Longwy: chef de bataillon Parans: 22 officiers et 734 hommes

3ème bataillon du 28ème régiment d'infanterie légère - dépôt à Mainz: chef de bataillon Perreaux ? : 21 officiers et 678 hommes

3ème régiment d'infanterie légère provisoire: major Segond: 45 officiers et 1421 soldats

4ème bataillon du 10ème régiment d'infanterie légère dépôt à Sélestat : chef de bataillon Jeannon: 22 officiers et 743 hommes

3ème bataillon du 21ème régiment d'infanterie légère dépôt à Wesel: chef de bataillon Perreaux ? : 21 officiers et 678 hommes
22ème régiment léger provisoire: 44 officiers et 1515 soldats

2ème bataillon du 4ème régiment d'infanterie légère dépôt à Paris 20 officiers et 725 hommes

3ème bataillon du 12ème régiment d'infanterie légère dépôt à Paris 22 officiers et 790 hommes

2ème brigade: général de brigade Charles Creutzer: 171 officiers et 6199 soldats

16ème régiment provisoire d'infanterie de ligne: major Lacroix: 42 officiers et 1391 soldats

4ème bataillon du 40ème régiment d'infanterie de ligne - dépôt à Wissembourg: chef de bataillon Noiron?: 20 officiers et 566 hommes

3ème bataillon du 43ème régiment d'infanterie de ligne - dépôt à Gravelines: chef de bataillon Ricon: 15 officiers et 507 hommes

Détachement du 3ème bataillon du 43ème régiment d'infanterie de ligne:
5 officiers et 318 hommes (en route pour rejoindre le 21 août)

17ème régiment provisoire d'infanterie de ligne: major Barbier: 47 officiers et
1593 soldats



3ème bataillon du 63ème RIL dépôt à Belfort: chef de bataillon
Noiron ? : 21 officiers et 789 hommes

3ème bataillon du 27ème RIL dépôt à Mainz: 24 officiers et 804 hommes

76ème régiment d'infanterie de ligne - dépôt à Saarlouis: 42 officiers et 1599
soldats

Jean-François → 2ème bataillon: 21 officiers et 780 hommes: chef de bataillon Naigeon

3ème bataillon: 19 officiers et 819 hommes: chef de bataillon Castillon

96ème régiment d'infanterie de ligne - dépôt à Thionville: 38 officiers et 1616
soldats

2ème bataillon: 18 officiers et 800 hommes

3ème bataillon: 13 officiers et 506 hommes

Détachement du 3ème bataillon du 96ème régiment d'infanterie de ligne:
5 officiers et 310 hommes (en route pour rejoindre le 20 août)

*Artillerie et train de la 42ème division d'infanterie: chef de bataillon de la Lombardière: 9 officiers
et 484 soldats*



43ème division d'infanterie: général de division comte Michel Claparède (remplacé après la
bataille de Dresde par le général Bonnet de l'état-major du corps)
324 officiers et 12626 hommes présents à Königstein et en route

44ème division d'infanterie: général de division comte Pierre Berthézène
284 officiers et 8051 hommes présents et en route

45ème division d'infanterie: général de division comte Jean- Nicolas Razout
266 officiers et 9875 hommes présents et en route

10ème division de cavalerie légère: général de division comte Charles-Pierre Pajol
121 officiers et 2221 hommes présents et en route



Grogard (1812)

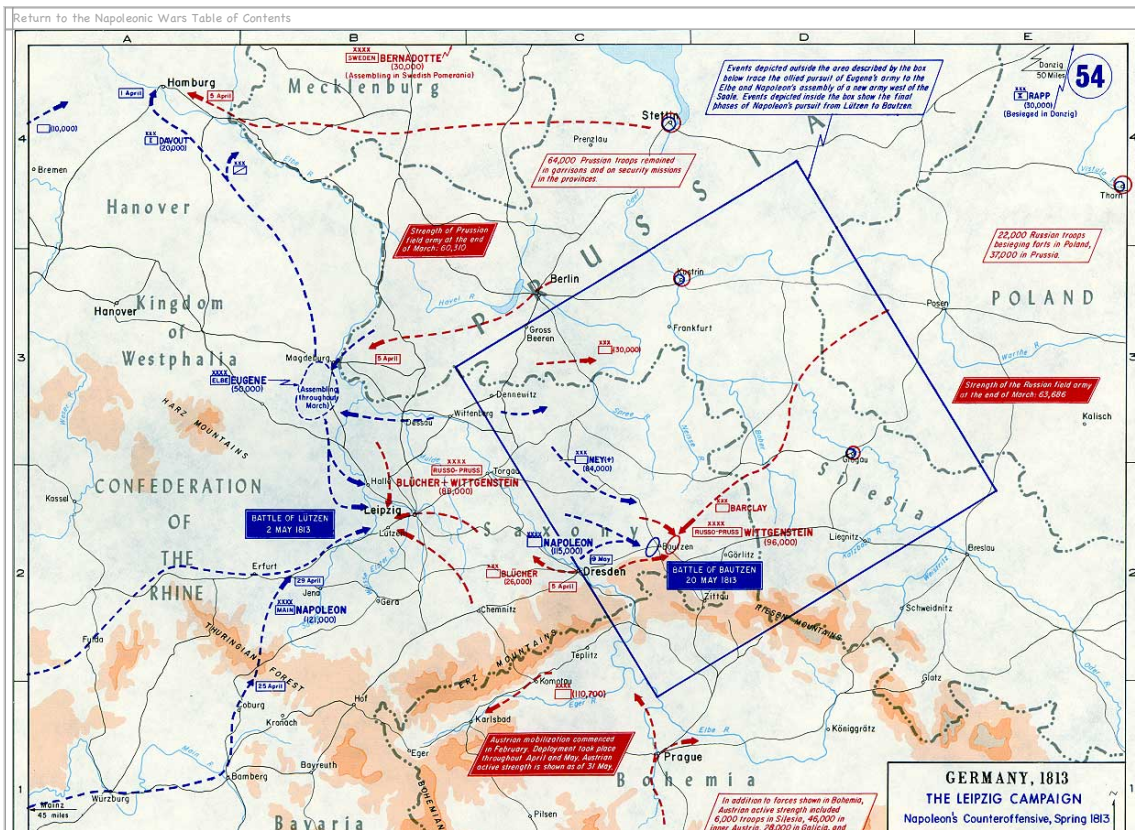
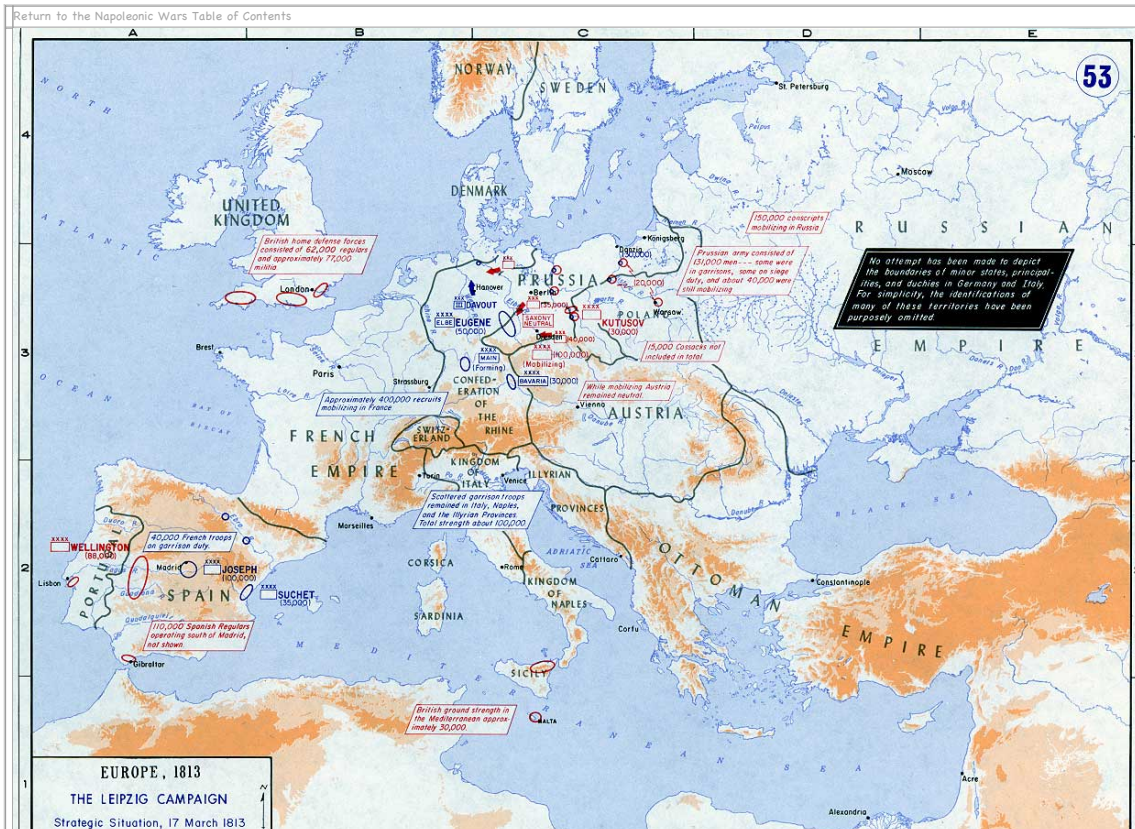


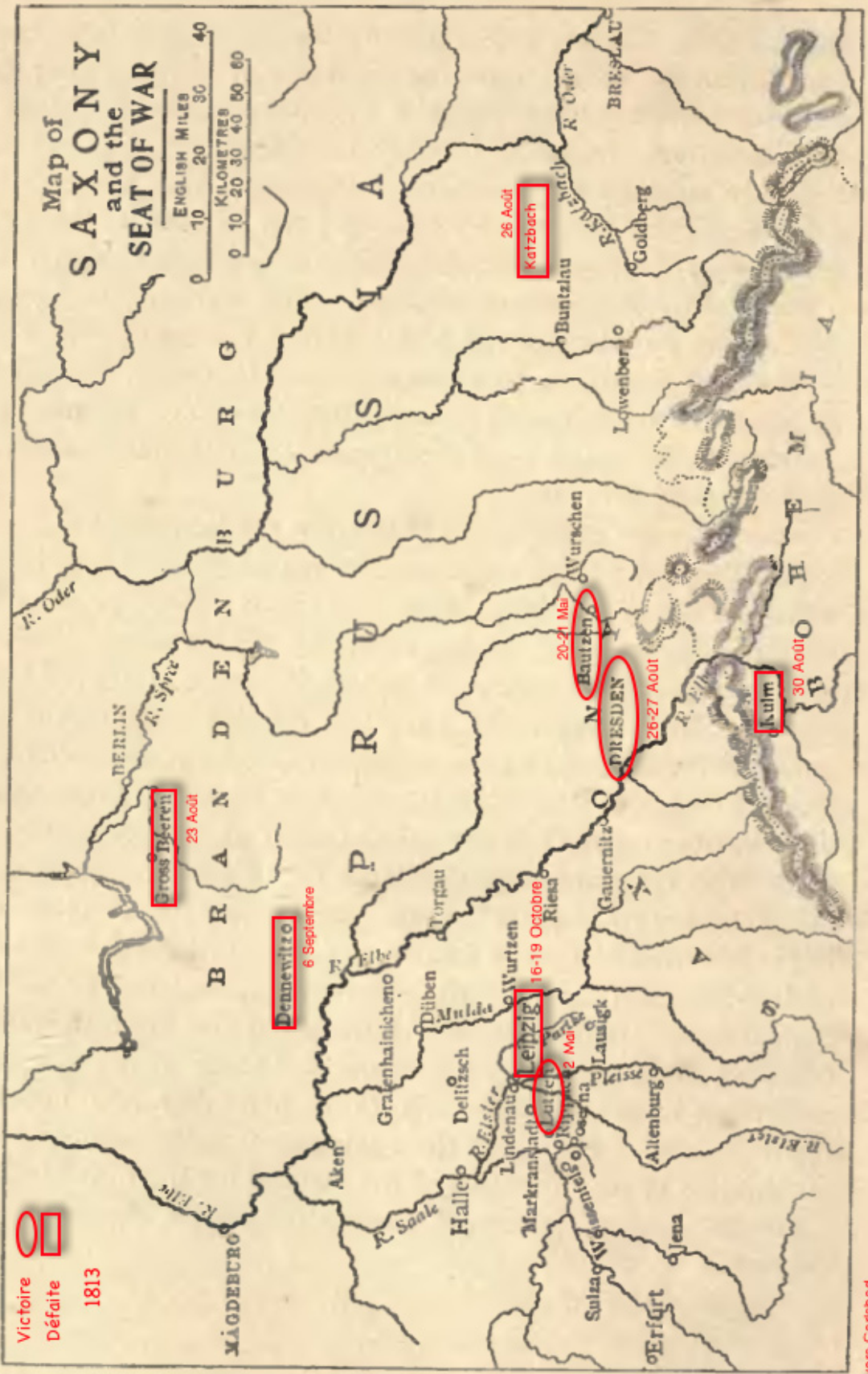
Vue de Pirna, sur la rive de l'Elbe, en amont de Dresde

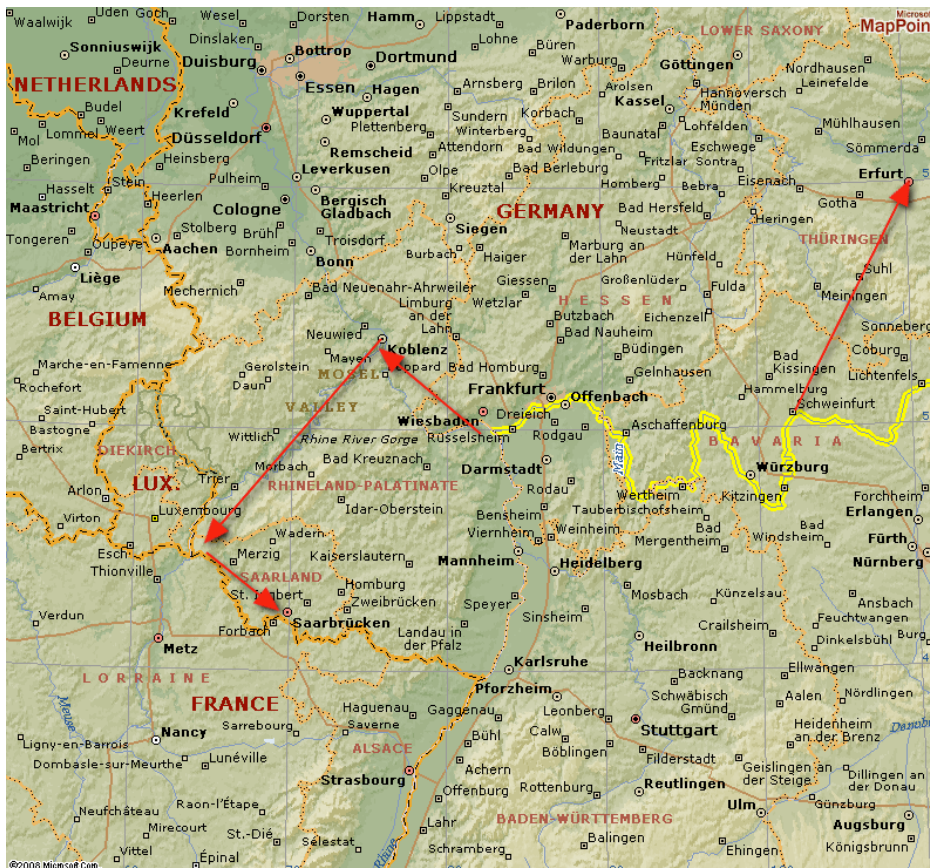
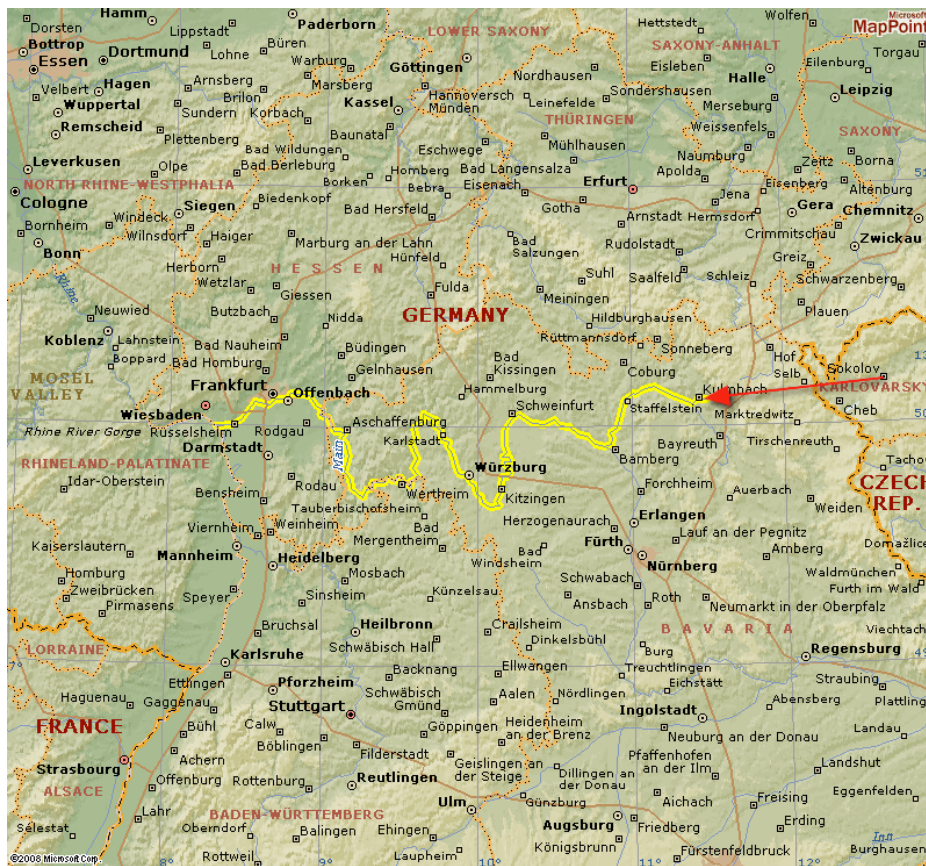


Deux vues de la forteresse de Königstein, en amont de Pirna

Annexe 7 - Cartes de la Campagne de Saxe







Cartes du retour en 1814. En haut:: De Karlovarsky (Carlsbad) au Main et descente du Main
 En bas: Dscente du Rhin et remontée de la Moselle depuis Coblenz jusqu'à Sarrelouis

ANNEXE 8

EXTRAITS DES MEMOIRES DU MARECHAL GOUVION SAINT-CYR

CAMPAGNE DE 1813



Etat des services du maréchal après la Campagne de Russie (1812)

10 février 1813

commandant en chef du 11e corps en position sur l'Oder.

10 mars

atteint du typhus, est remplacé par Macdonald.

Mai

est rappelé à Dresde par Napoléon - frappé d'une attaque d'apoplexie au sortir d'un dîner chez l'Empereur - en convalescence.

5 juillet

revient à l'armée - chargé par Napoléon d'une mission secrète sur les communications avec la Bohême.

4 août

commandant en chef du 14e corps de l'armée d'Allemagne à Freyberg.

La Campagne d'Allemagne de 1813, en ce qu'elle concerne plus particulièrement la 42e division du général Mouton-Duvernet, dont faisait partie le 76e régiment d'infanterie de ligne

Chapitre III (6-14 août)

Où Jean-François arrive sur le champ des opérations

Le 6 août, j'avais reçu (...) un courrier qui m'apportait l'ordre du prince de Neufchâtel³⁴ de terminer mes reconnaissances, et de me rendre de suite à Freyberg pour y réunir des troupes arrivant de Würtzburg, destinées à former le 14e corps, dont il me prescrivait de prendre le commandement. Ces troupes étaient en totalité composées de jeunes gens qui n'avaient pas encore atteint l'âge de la conscription, mais qu'en raison du besoin urgent où on se trouvait, on avait obtenu (...) de faire marcher deux ans plus tôt que la loi ne l'ordonnait. Depuis quelque temps (...) on s'apercevait que nos jeunes gens étaient bien délicats et bien peu formés au moment où ils atteignaient l'âge de la conscription; ceux qui avaient deux ans de moins étaient d'une faiblesse qui faisait peine à voir. A peine tombés au sort, ceux-ci étaient partis pour leur dépôts; de là ils avaient été tout de suite, et sans aucune instruction, dirigés sur Mayence, où on leur avait donné une partie de leur habillement, et d'où ils avaient été au plus vite mis en route pour Würtzburg. Dans cette ville, ils recevaient le reste de l'habillement et l'armement, et étaient envoyés de suite à Freyberg.

(...) Le 14e corps ne put, ainsi qu'on l'avait espéré, s'arrêter quelques jours à Freyberg pour son organisation, parce que les hostilités³⁵ devant recommencer le 18 au matin, on lui fit précipiter sa marche, afin qu'il se trouvât en position le 17. Il la pressa en effet, et ce corps s'organisa en marchant (...) Les généraux joignirent leurs divisions en route, ou sur les frontières de la Bohême (...) Si l'ennemi avait attaqué le 18, nos troupes pouvaient arriver en même temps que lui sur les positions qu'elles étaient destinées à occuper, et la rencontre aurait eu lieu avant qu'aucun soldat d'infanterie eût brûlé une seule amorce de sa vie. seule amorce de sa vie.

Le 12, l'empereur m'écrivit de me rendre dans la nuit à Dresde³⁶ (...) Il me pressa de partir pour Pirna, où je devais établir mon quartier général (...) Au fur et à mesure de leur arrivée, je plaçai les troupes destinées à observer la Bohême de la manière suivante:

La 42e division, commandée par le général Mouton-Duvernet, sur la rive droite de l'Elbe, (à l'endroit) où le passage du fleuve est entièrement commandé par la forteresse de Königstein, et dont la garde n'a été pour le 14e corps qu'un surcroît d'embarras pendant toute la campagne.

La 43e division, sous les ordres du général Claparède, à Giesshübel pour garder la route de Töplitz, le plus direct et le meilleur des débouchés de la Bohême vers la Saxe.

La 44e division, avec le général Berthezene (sic), à la hauteur de Borna, sur la vieille route de Töplitz (Teplice), qui passe par le Geyersberg.

La 45e division, avec le général Razout, près de Dippoldiswalde, pour observer le débouché d'Altenberg.³⁷

Les autres communications de la Bohême en Saxe, jusqu'aux frontières de la Bavière, que le 14e corps était obligé d'observer, l'étaient autant qu'elles pouvaient l'être par la cavalerie du corps d'armée³⁸, qui était encore, sous tous les rapports, inférieure à l'infanterie; elle se composait: 1° de deux escadrons de lanciers polonais, formés en Italie avec des chevaux pris aux Autrichiens, aux affaires de Bosco et de Novi; 2° d'un régiment de chasseurs italiens, formé de jeunes conscrits montés sur de mauvais chevaux, tout neufs, et sans plus d'instruction que leurs cavaliers; 3° et d'un régiment de hussards, formé depuis quinze jours d'Italiens ramassés quelques semaines auparavant dans les rues de

³⁴ Le maréchal Berthier, chef d'état-major de l'armée.

³⁵ Après l'armistice du 4 juin, qui avait suivi les batailles de Bautzen et de Wurschen.

³⁶ Où l'empereur et le maréchal eurent une conversation de plusieurs heures concernant la stratégie à mettre en oeuvre.

³⁷ Voir carte page 29.

³⁸ Commandée par le général Pajol.

Florence et de Turin, et mis en route de cette dernière ville aussitôt qu'on avait pu leur donner un gilet d'écurie ou la moindre partie d'un uniforme. Ils avaient reçu (comme enseignement) ce qui aurait été utile à des cavaliers instruits, ou seulement un peu débourrés, mais qui ne pouvait servir à des hommes sans instruction (...)

Chapitre IV (15-22 août) *Où Jean-François prend ses quartiers d'observation au camp de Lilienstein*

Le 15 août, après avoir fait expédier aux maréchaux ses instructions, l'empereur partit de Dresde pour se rendre en Silésie, dans l'espoir de battre l'armée qui s'y trouvait rassemblée, toujours bien persuadé que les Autrichiens (et les Russes) ne tenteraient rien sur la rive gauche de l'Elbe, (alors que) ils



se préparaient à passer l'Erz-Gebirge³⁹ pour pénétrer en Saxe, prendre d'abord position à Freyberg et s'établir ensuite entre Dresde et Leipzig (...). Le 22, dans la matinée, l'armée de Wittgenstein⁴⁰ se présenta devant Hollendorf⁴¹, où elle attaqua (...) les avant-postes de la 43e division. L'armée russe déployait, sur le plateau opposé, beaucoup de forces de toutes armes, et une nombreuse artillerie. On pouvait croire que la prudence commandait de commencer la retraite dès cet instant, (...car) d'après les mouvements qu'il avait opérés sur sa gauche les jours précédents, il était vraisemblable qu'il déboucherait en même temps sur toutes les communications qui traversent l'Erz-Gebirge. Or, le 14e corps seul était en observation, disséminé sur une ligne de plus de trente lieues, et on ne pouvait pas disposer de la 42e division⁴², que des ordressupérieurs avaient désignée pour garder les ouvrages de Lilienstein⁴³, et flanquer la droite des troupes que Napoléon avait eu dessein de mener en Silésie.

³⁹ Les Monts Métallifères, qui constituaient la frontière entre la Bohême et la Saxe, et que le 14e corps était chargé d'observer.

⁴⁰ Général-en-chef de l'armée russe.

⁴¹ Village situé sur le flanc nord de l'Erz-Gebirge, donc en territoire saxon.

⁴² Celle du 76e régiment de Jean-François.

⁴³ Situés sur la rive droite de l'Elbe, en face de Königstein.

Chapitre V (25-27 août)

Le maréchal décrit dans le détail la retraite parfaitement orchestrée des 43e, 44e et 45e divisions, soutenues par la cavalerie du corps, face à des forces largement supérieures en nombre. Le 25 août, ses troupes étaient en position sur le pourtour défensif de la ville de Dresde. Elles soutinrent presque seules les attaques de l'ennemi le 26, tandis que Napoléon et le gros de son armée arrivèrent le lendemain. Ce fut la bataille de Dresde, et la dernière grande victoire française de l'épopée napoléonienne. Comme la 42e division n'y a pas pris part, il est inutile de s'y attarder.

Chapitre VI (28 août- 6 septembre)

Où Jean-François retrouve ses camarades du 14e corps après avoir participé à la bataille de Kulm

[C'est à un moment critique de la poursuite des armées alliées par le maréchal Gouvion Saint-Cyr et son 14e corps que nous retrouverons, en même temps que lui, la 42e division au pied de l'Erz-Gebirge].

Napoléon ne profita pas de l'avantage que lui procurait la retraite des Autrichiens pour attaquer l'armée russo-prussienne restée en position jusqu'à neuf heures du matin (le 28), ce qu'il aurait pu faire aisément (...) Ce qu'il y avait, selon moi, de mieux à faire, était que le 1er corps⁴⁴, se trouvant renforcé de la 42e division du 14e corps, qui avait suivi ses mouvements du camp de Lilienstein, devint la tête de l'armée, qui se serait portée sur-le-champ sur Töplitz par la belle route de Peterswald. Le lendemain 29, le 14e corps eût (pu) se diriger sur les flancs de l'ennemi, dont il aurait retardé la retraite. *(Au lieu de quoi, Napoléon l'envoya à un jour de marche en direction de l'ouest pour traverser l'Erz-Gebirge par la vieille route de Lauenstein).*

(...) Arrivé au milieu du défilé de Glasshütte, le commandant du 14e corps⁴⁵ étant à examiner les difficultés qu'aurait son artillerie à gravir la montagne, entendit une canonnade assez vive, dont il était difficile de juger la direction, attendu qu'on se trouvait dans une gorge; il présuma cependant que cette direction était celle-là même dans laquelle il avançait, et ordonna de nouveau de presser la marche autant que faire se pourrait; il se porta avec son escorte en avant de ses troupes. De la hauteur immédiatement en arrière de Lauenstein, il aperçut sur la gauche une masse de troupes qui paraissait en désordre, et prenait d'une minute à l'autre plus d'étendue et de développement; mais en raison de la chute du jour et de la distance, il ne put juger précisément de ce que ce pouvait être. On ne découvrait aucune voiture qui pût faire soupçonner qu'il y avait avec ces troupes une pièce d'artillerie.

Saint-Cyr, seul avec son piquet, était, dans ce moment, occupé à indiquer à ses officiers d'état-major l'emplacement qu'il voulait que ses troupes occupassent au fur et à mesure de leur arrivée (...) Il dit au commandant de son piquet, qui était du 7e de lanciers, de se porter rapidement en avant sur la masse que l'on voyait, pour la reconnaître et venir lui dire ce que c'était. L'officier partit aussitôt; mais, au bout de quelques minutes, on fut très étonné de le voir faire changer de direction, le porter à gauche, et s'éloigner entièrement. On ne savait que penser de ce contretemps, et s'il fallait l'attribuer au peu de connaissance que l'officier polonais avait de notre langue. En fait, le détachement tentait d'éviter un corps de Cosaques, qu'une vallée ne nous avait pas permis de voir, qui se trouvait entre nous et les troupes débandées, et qui s'était mis à le charger.

Nous crûmes alors que ce pouvait être un corps ennemi en déroute (...) Nous fîmes, en conséquence, nos dispositions pour l'attaquer aussitôt après l'arrivée de nos premières troupes. Le général Pajol survint en ce moment, mais seulement avec son piquet d'escorte; (il nous dit) qu'il ne prévoyait pas que sa cavalerie pût nous joindre avant une heure. Peu après, un bataillon d'infanterie légère, formant notre avant-garde, et qui avait extrêmement précipité sa marche, arriva. J'invitai le général Pajol à se porter de suite en avant et à tâcher de faire la reconnaissance que le commandant de mon piquet n'avait pu effectuer. Il s'avança aussitôt dans la direction de Liebenau, soutenu par le bataillon d'infanterie légère. Parvenu au centre de ce village (...) il trouva les Cosaques qui avaient chargé le premier piquet envoyé à la découverte; le feu du bataillon d'infanterie les força à s'éloigner promptement.

⁴⁴ Celui du général Vandamme.

⁴⁵ Gouvion Saint-Cyr écrit le plus souvent à la troisième personne.

Le reste de l'infanterie du 14e corps arriva à Liebenau dans le moment où Pajol abordait les troupes qu'il était allé reconnaître, et qui se trouvèrent être les débris du 1er corps et de la 42e division du 14e, laquelle, ayant depuis quelques jours suivi ses mouvements, venait de combattre avec lui la malheureuse affaire de Kulm, et avait partagé les désastres de cette journée, comme elle avait pris part à la gloire des journées précédentes. La brigade du général Creutzer, (avec le 76erégiment de Jean-François) ne nous rejoignit que quelques jours après au camp de Lilienstein.

Après nous être mutuellement félicités de cette rencontre, qui avait débarrassé les troupes du 1er corps des ennemis qui les entouraient, et les auraient sans doute promptement détruites, dans le dénuement où elles étaient de munitions, on leur fit prendre position en arrière de Liebenau. Nous apprîmes alors, de la bouche de nos camarades, leurs infortunes et le malheureux résultat de tant d'inutiles efforts (...) D'après ma propre conviction, ils n'étaient dus qu'à l'isolement dans lequel le 1er corps s'était trouvé, par la cessation du mouvement de ceux de la garde impériale, qui (...) se trouvaient à portée de le secourir sur une belle communication, et qui ne l'avaient pas fait, parce qu'aucun d'entre eux ne pouvait se porter en avant sans ordre exprès de l'empereur⁴⁶, retourné lui-même à Dresde depuis le 28.

Cette journée doit être mise au nombre des plus désastreuses de la campagne; elle nous fit perdre tout le fruit des succès obtenus les 26 et 27 devant Dresde; elle rendit aux ennemis la confiance, rétablit l'union parmi eux, enleva à Napoléon l'avantage de l'offensive, et détruisit l'enthousiasme de ses soldats, d'autant plus qu'on reçut à la même époque la nouvelle du désastre essuyé par nos corps d'armée dans l'affaire de la Katzbach. Ce qui était bien plus dangereux encore, ces événements firent entrer la crainte dans le coeur de Napoléon; il ordonna aussitôt qu'on lui renvoyât à Dresde les restes du 1er corps pour les réorganiser, et prescrivit au commandant du 14e de se replier sur Dresde, en le chargeant de faire passer un ordre semblable au commandant du 6e corps⁴⁷ à Altenberg (...)

Napoléon s'occupa aussitôt de nouvelles dispositions pour battre l'armée prussienne commandée par le général Blücher en Silésie, (où il se rendit avec la garde et la cavalerie de Latour-Maubourg pour renforcer Macdonald⁴⁸ dès le 31 août). La grande armée des alliés, voulant dégager le général Blücher, se sépara pour marcher sur les deux rives de l'Elbe: les Autrichiens par la droite de ce fleuve, sur le flanc droit de l'armée française, avec 50,000 hommes conduits par Schwatzenberg; et le reste (les Russes) par la rive gauche, sur Dresde, sous les ordres du général Barclay de Tolly.⁴⁹

Barclay de Tolly déboucha le 4 (septembre) sur le 14e corps, dont la droite se trouvait à Borna, le centre à Giesshübel, la gauche au camp de Lilienstein, l'avant-garde et la cavalerie à Hollendorf, Oelsa et Breitenau. La 42e division, qui devait garder les ouvrages du Lilienstein, fut disposée de manière à éclairer les mouvements de l'ennemi sur la rive droite de l'Elbe, et à flanquer un peu notre gauche en menaçant la droite des Russes. Elle avait trois bataillons dans les redoutes de Cunnersdorf et Hermsdorf, trois, avec un de ses généraux de brigade et trois pièces de canon, sur les hauteurs de Kritschwitz, et un à Pirna; il avait été difficile d'éviter cette dissémination⁵⁰. Le 5, à six heures du soir, l'ennemi attaqua à Höllendorf notre avant-garde, formée de la 43e division et



⁴⁶ Comme je le rapporte dans le cours du récit, Napoléon avait été victime d'un malaise.

⁴⁷ Le maréchal Marmont.

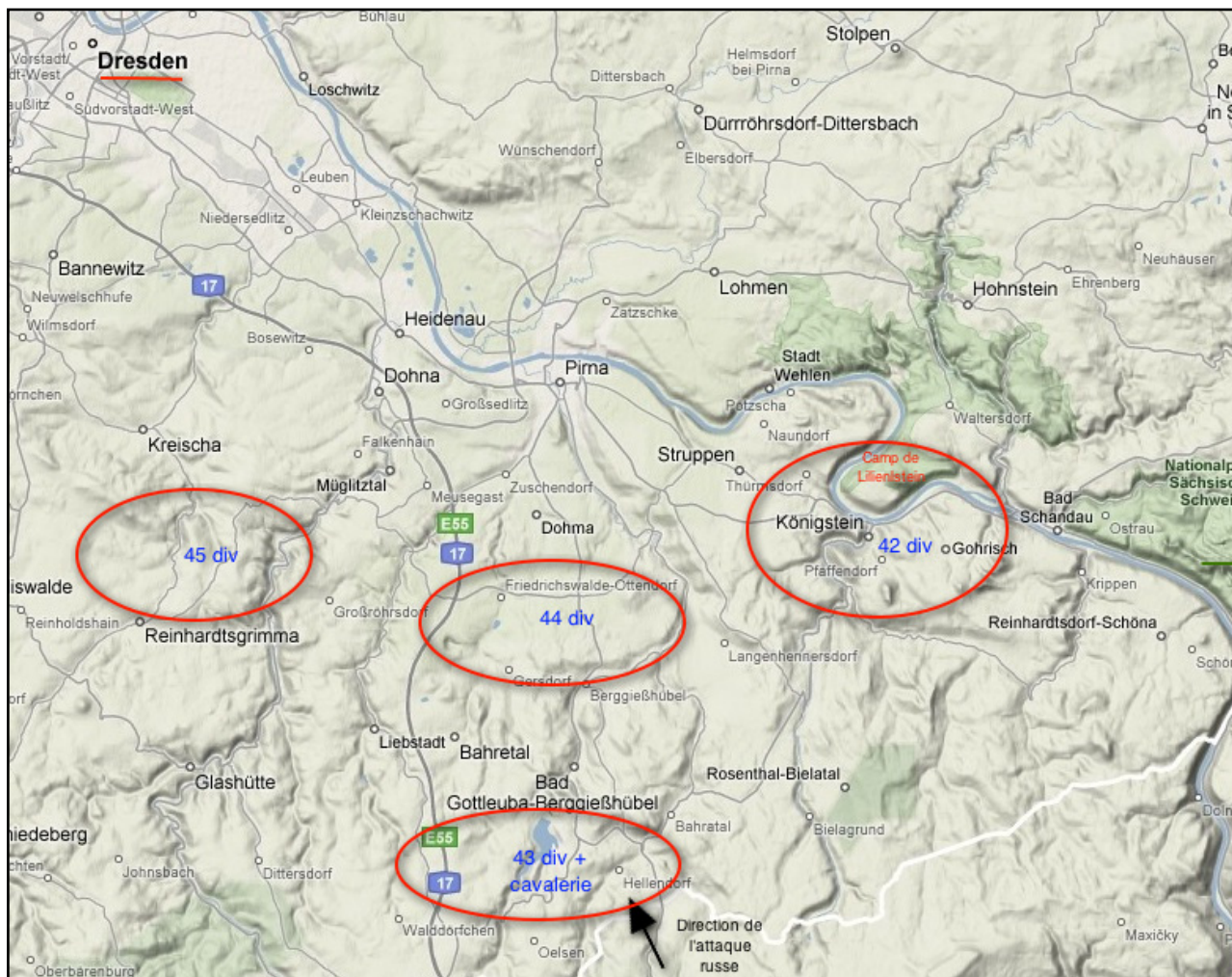
⁴⁸ Le maréchal Macdonald commandait le 11e corps.

⁴⁹ Portrait sur cette page.

⁵⁰ La 42e division comprenait quatorze bataillons, unités que Saint-Cyr n'identifie jamais nommément. En effet son horizon, en tant que chef de corps d'armée, s'arrête au niveau de la brigade, voire même de la division.

de la cavalerie du général Pajol ; (... *suit une courte description des combats de la nuit et de la retraite tactique, et en bon ordre, du 14e corps*).

Le 7 au matin, le 14e corps occupait les positions suivantes: la 42e division près de Königstein, à l'exception de trois bataillons placés, avec trois autres de la 44e, au petit village de Heidenau, sur la Müglitz; le reste de la 44e à Mügeln. La 45e, qui avait eu la nuit des inquiétudes sur sa droite, vint, de grand matin, se placer plus près de Dohna; la cavalerie et la 43e division, formant l'avant-garde, prirent placesur les hauteurs de Zehist et Zuschendorf, la gauche à Pirna. Ce mouvement rétrograde de la 45e division, et l'évacuation de Pirna, effectuée dans la nuit du 6 au 7, paraissent avoir fait manquer une attaque projetée par l'ennemi pour le 7 au matin.



Extraits du Chapitre VII (7-13 septembre)
Où Jean-François a pu se distinguer à Heidenau

(...*Le 8*), l'ennemi, voulant assurer la position qu'il venait de prendre, sentit qu'il ne pouvait le faire qu'en rejetant sur la rive gauche de la Müglitz tout ce que nous avons encore sur la rive droite; (...) (*mais*) nous voulûmes conserver à la gauche le village de Heidenau, et à droite la petite ville de Dohna, afin de favoriser à Napoléon les débouchés de la Müglitz. Ces deux points, particulièrement le premier, se trouvaient tout-à-fait dans la position de l'ennemi; il en sentit toute l'importance, et fit de grands efforts pour s'en emparer par une attaque vive et soutenue (...). Les trois bataillons de la 42e division⁵¹

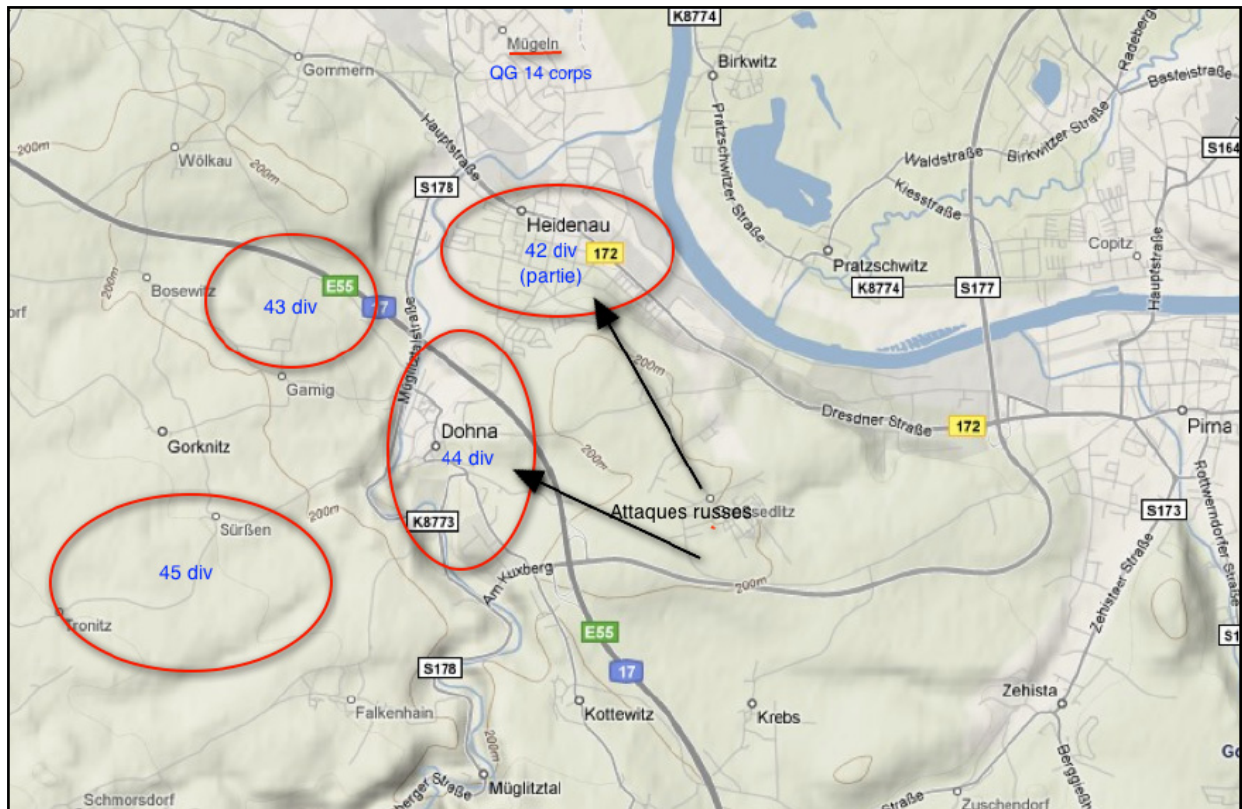
⁵¹ On ne saura jamais si l'un de ces trois bataillons était le 2e bataillon du 76e régiment, ou si celui-ci faisait partie du reste de la 42e division qui s'était replié sur la redoute de Königstein/Lilienstein.

qui occupaient le village (*de Heidenau*), soutenus à propos par la gauche de la 44e, repoussèrent avec tant de bravoure les troupes russes, qu'elles ne jugèrent pas devoir recommencer leur attaque et se retirèrent à une distance convenable (... et, à deux heures de l'après-midi, quand Napoléon arriva sur la hauteur de Gahmig, la possession (*de Heidenau et de Dohna*) ne nous était plus contestée.

(...)Le maréchal parvint à convaincre l'empereur de la nécessité de lancer une contre-attaque immédiatement, sans attendre que le gros des troupes françaises arrive de Dresde... Les colonnes d'attaque du 14e corps furent formées de suite, et devinrent l'avant-garde de l'armée, qui suivit son mouvement; la cavalerie de Pajol, soutenue de quelques bataillons d'infanterie, débusqua bien vite les avant-postes que l'ennemi avait encore à Zuschendorf... Croyant que nous cherchions à déborder sa droite, l'ennemi se mit promptement en retraite; et nous marchâmes alors parallèlement, lui par la route nouvelle, et nous par l'ancienne... Le 14e corps continua jusqu'à Furstenwald, où sa cavalerie et deux divisions d'infanterie bivouaquèrent.

Le 10, à la pointe du jour, le 14e corps se mit en marche pour se porter par le village d'Ebersdorf sur le Geyersberg, où il arriva sans obstacle vers dix heures du matin. Napoléon y arriva à onze heures, et se plaça de suite sur une de ses sommités, d'où il découvrait les plaines de la Bohême au pied des chaînes de montagne appelées Erz-Gebirge et Mittel-Gebirge. Dans ces plaines, on apercevait les colonnes des troupes de l'armée russo-prussienne, marchant avec précipitation dans tous les sens, chacune cherchant à se placer pour résister à l'attaque imminente et imprévue qui les menaçait (...)

Personne ne doutait que la bataille n'eût lieu aussitôt; le temps était superbe, et nos soldats bien disposés (...) (Ces) dispositions faites, le commandant du 14e corps alla rejoindre Napoléon dans le lieu

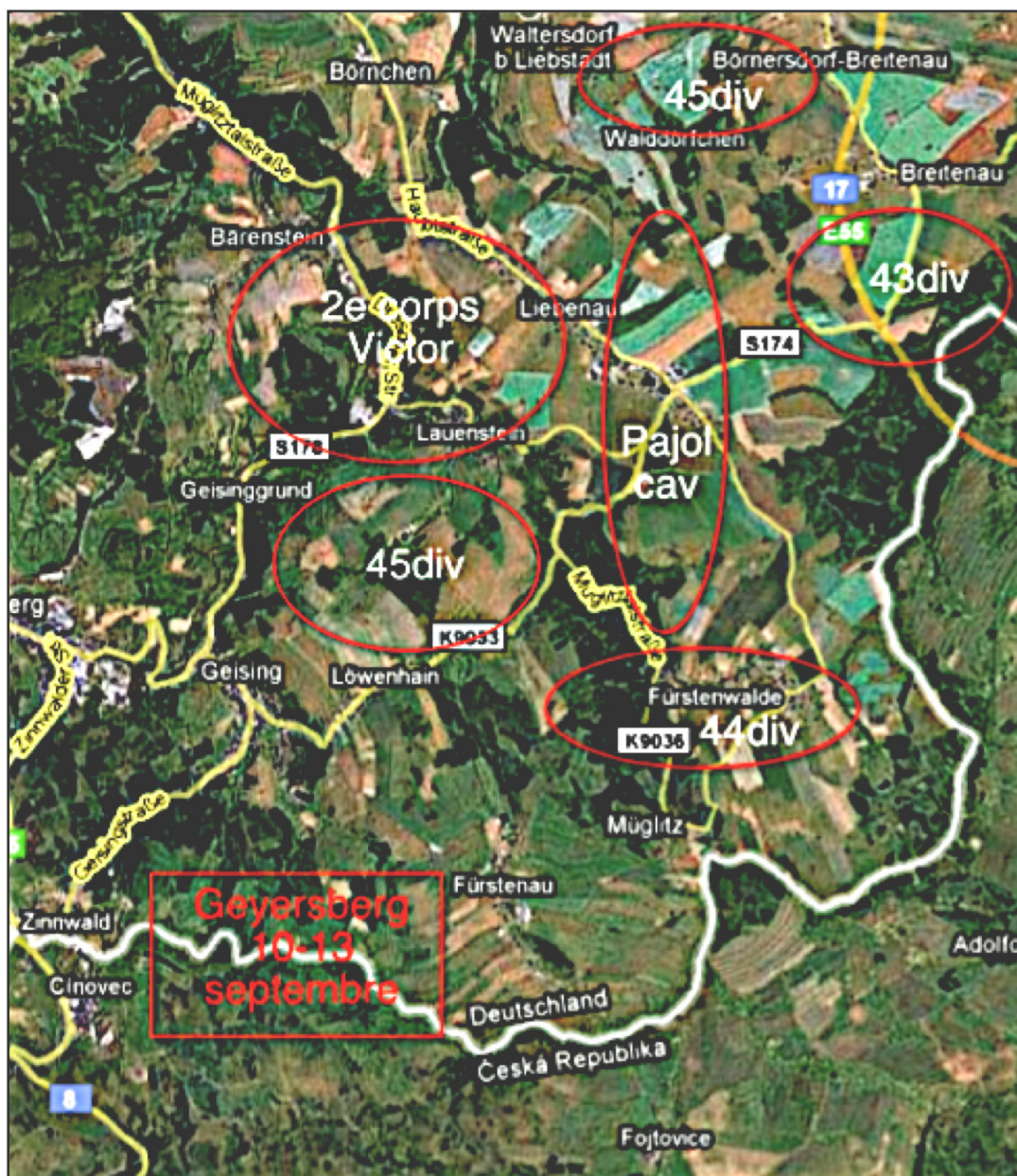


où il s'était placé d'abord; il était pied à terre, et depuis une heure, la lunette à la main, il n'avait perdu aucun des mouvements de l'armée russe. Un moment après, il appela le maréchal, s'écarta avec lui de sa suite, et lui dit, frappé sans doute par l'aspérité du pays: "Je ne veux point attaquer l'ennemi dans cette position, je vais me retirer; mais laissez "croire à tout le monde que mon intention est toujours de livrer bataille; ne changez rien à vos dispositions; continuez, aujourd'hui et demain, à faire réparer le chemin⁵² de la montagne, pour entretenir l'ennemi et mes troupes dans cette persuasion. Je vous soutiendrai, si vous êtes attaqué."

⁵² Descendant vers la plaine de Bohême.

L'empereur avait tout vu par lui-même; il avait tout pu juger; son dessein paraissant irrévocablement pris, je ne jugeai ni à propos ni convenable de hasarder des observations qui probablement auraient été mal accueillies; il demanda ses chevaux et partit. Je l'accompagnai un moment, puis je revins à Ebersdorf, où fut établi le quartier général du 14e corps, et où j'eus le temps de faire toute les réflexions que me suggéraient ces circonstances⁵³.

(...) Saint-Cyr attendait avec impatience la matinée du 12, pour pouvoir retirer son monde d'une position qui n'était plus tenable, quand il reçut du major général l'ordre de la garder encore pendant toute cette journée, pour que l'ennemi se crût toujours sur le point d'être attaqué; mais d'un autre côté, et comme s'il avait voulu l'empêcher de se fier à cette démonstration, il fit retirer ce qui restait encore du 1er corps⁵⁴ en position derrière le 14e, et qui assurait sa communication avec les autres corps de l'armée, échelonnés alors dans différentes directions jusqu'à Dresde.



On fit aussitôt, dans la position du 14e corps, les petits changements que nécessitaient les circonstances: quelques bataillons furent détachés sur sa gauche pour garder un chemin qui conduit de

⁵³ Saint-Cyr développe ces réflexions sur plusieurs pages. Pour lui, ce recul de l'empereur alors que la situation lui est, pour la dernière fois, relativement favorable, marque le tournant de la campagne de Saxe; laquelle se terminera quelques semaines plus tard par le désastre de Leipzig. De plus, le 14e corps risque de se trouver isolé, voire sacrifié.

⁵⁴ Commandé maintenant par le comte de Lobau.

Kulm à Fürstenwald, et par lequel l'ennemi aurait pu se porter sur nos arrières, et nous couper de ce dernier endroit, aussitôt qu'il aurait appris la retraite de l'empereur avec tous les corps de son armée, hors les trois divisions du 14e corps⁵⁵.

(...) Depuis la chute du jour jusqu'au moment où nous quittâmes la position du Geyersberg, le 14e corps n'eut pas un moment de repos; il fut harcelé toute la nuit, sur son flanc droit par Zinnwald, sur ses arrières (...) et particulièrement sur sa gauche, formée par les trois bataillons⁵⁶ qui gardaient la communication de Kulm à Fürstenwald, point que le 1er corps occupait encore le 11 au matin. L'ennemi renouvela à plusieurs reprises ses attaques sur tous ces points, et l'on devait être très inquiet pour la retraite que l'on était convenu d'effectuer le 13 au matin; mais, fatigué apparemment de l'inutilité de ses tentatives de la nuit, il nous l'a laissé exécuter tranquillement.

(...) On avait laissé la 44e division à Fürstenwald, pour observer l'avant-garde prussienne; elle se liait par Streckenwald au 1er corps à Nollendorf, et par le poste de Lauenstein au 2e; le reste du 14e corps prit la position suivante (Voir carte page 34):

La 43e division en avant de Breitenau, la 45e entre Liebstadt et Borna, et la cavalerie de Pajol à Fürstenwald, Liebenau et Breitenau; la 42e, qui de son camp, sous le fort de Königstein, avait suivi le mouvement rétrograde des Russes en Bohême jusqu'à Peterswald et Nollendorf, venait de rentrer dans sa position de Langen-Hennersdorf, et se disposait de nouveau à flanquer notre gauche, avec le peu de moyens dont elle pouvait disposer.

Extraits du Chapitre VIII (14 septembre - 6 octobre)

Où Jean-François revient à Lilienstein

Ce chapitre relate les hésitations et tergiversations de Napoléon quant à la suite à donner à cette campagne, qui prenait mauvaise tournure en raison de la disproportion des forces engagées de part et d'autre. Plus grave encore, les problèmes d'approvisionnement en nourriture, tant pour les hommes que pour les chevaux devenaient aigus. Fallait-il abandonner Dresde, ou fallait-il y rester? Si oui, combien d'hommes y laisser, et lesquels? On verra que ce seront ceux des 14e et 1er corps d'armée qui seront finalement choisis par l'empereur, sous le commandement de Gouvion Saint-Cyr.

Pendant ces trois semaines, Napoléon eut l'occasion de mettre en pratique ce qu'il appelait, si on en croit le maréchal, sa théorie du "va-et-vient". On attaquait l'ennemi, on le forçait à reculer de quelques lieues, on faisait retraite en bonne ordre pour l'attirer de nouveau vers soi, et ensuite on contre-attaquait. L'empereur espérait user l'ennemi par ces mouvements répétés, mais ses propres troupes en souffraient tout autant, et même plus car elles mangeaient moins. Voici quelques exemples du va-et-vient, extraits de ce chapitre VIII.

(...) Ce qui était nécessaire aux 1er et 14e corps pour la continuation de la campagne, et ce que Napoléon ne pouvait leur procurer, c'étaient les subsistances, dont la disette leur faisait périr chaque jour des centaines d'hommes et de chevaux, et allait promptement les anéantir.

On devait présumer que l'ennemi ne tarderait pas à suivre les mouvements des corps français qui venaient de se replier un peu en arrière... L'aile gauche de l'armée autrichienne (déboucha) par Streckenwald, Schönwald et Fürstenwald sur les premiers échelons du 14e corps, tandis que la division Dumonceau⁵⁷, qui avait trop tardé à se retirer de Peterswald, éprouva une perte considérable... Des Autrichiens se montrèrent aussi derrière la droite du 14e corps, et y sabrèrent des cavaliers italiens du 2e de chasseurs... Le soir, nous apprenions que le duc de Bellune⁵⁸ avait reçu l'ordre d'évacuer toutes les positions que son corps d'armée occupait à notre droite, pour se porter (en arrière) à Freyberg... dans un moment où les 1er et 14e corps avaient devant eux une grande partie de la grande armée ennemie.

⁵⁵ Les 43e, 44e et 45e divisions. On devrait en conclure, mais ce n'est pas certain, que les trois bataillons de la 42e qui s'étaient illustrés à Heidenau avaient rejoint Königstein à la faveur du retrait des troupes russes.

⁵⁶ Les trois bataillons de la 42e?

⁵⁷ La 2e division d'infanterie, commandée par le général Dumonceau comte de Bergendael. Elle faisait partie de 1er corps d'armée de général Vandamme, battu à Kulm.

⁵⁸ Le maréchal Victor.

Aussitôt que Napoléon eût appris l'attaque de l'ennemi et ses progrès, il avait envoyé directement des renforts au comte de Lobau⁵⁹, en lui ordonnant de se porter à Hollendorf, ce qu'il exécuta dans la soirée du 15; on l'engageait aussi à s'avancer jusque sur Peterswald et Nollendorf, ce qui n'était pas sans danger, vu la disproportion de ses forces. Napoléon ayant, depuis quelques jours, réuni le commandement du 1er corps à celui du 14e, je cherchai à détourner le comte de Lobau de faire, avec des troupes aussi exténuées, de grands efforts ailleurs que sur ses véritables points de défense, c'est-à-dire sur Giesshübel ...Mais l'empereur étant arrivé de sa personne auprès du comte de Lobau, et lui ayant amené quelques renforts pris dans sa garde, je n'eus plus rien à lui prescrire pour les jours suivants. Je reçus moi-même du major-général des instructions, en vertu desquelles je devais coopérer à l'exécution d'un plan qui semblait avoir pour but de rejeter encore l'armée alliée sur Töplitz, en entrant en Bohême avec elle. Je ne crus d'abord pas à ce projet devenu impraticable (...)

Le 14e corps se réunit en attendant la direction qu'il devait recevoir, et reçut en effet pour la journée du 16 l'ordre assez vague, pour ne rien dire de plus, de chasser l'ennemi au delà des montagnes (...) Le lendemain 17, le 14e corps attendit vainement qu'on lui indiquât ce qu'il devait faire (...) Mais (ce jour-là) l'empereur n'entreprit rien sur l'ennemi (...) Dans l'après-midi, Napoléon retourna à Pirna, après avoir ordonné, pour le lendemain, aux 1er et 14e corps de rentrer dans leurs positions de Giesshübel et Borna (...) Les 1er et 14e corps restèrent tranquilles dans leurs nouvelles positions jusqu'au 25, sauf les petites tracasseries inévitables aux avant-postes et sur les flancs, et qui ne méritent pas qu'il en soit fait mention(...)

Le 25, l'empereur, voulant donner plus d'activité à son *va et vient*, et pour cela disposer du corps de la jeune garde qui occupait Pirna, ordonna qu'une division et le quartier général du 14e corps vinsent le remplacer; en conséquence, le 26, le 1er et le 14e corps prirent les positions suivantes: La 43e division à Pirna, d'où elle détacha quelques jours plus tard trois bataillons près du village de Pillnitz, pour aider à construire et à garder la tête de pont qu'on y établissait; et le reste de ses troupes dans la tête de pont de



Pirna, et occupant quelques villages sur la rive droite de l'Elbe. La 42e division vers Königstein, dans diverses positions sur les deux rives du fleuve, travaillant à quelques retranchements qu'on élevait à la hauteur de Langen-Hennersdorf. Le 1er corps resta à Giesshübel au centre du 14e, dont les deux autres divisions, les 44e et 45e, sous les ordres du général Bonet, furent placées à Borna(...)

⁵⁹ Le général Mouton, comte de Lobau, avait remplacé le général Vandamme à la tête de ce qui restait du 1er corps d'armée, après que son chef fut fait prisonnier à Kulm.

Ces deux corps d'armée étaient extrêmement affaiblis, et par les événements naturels de la guerre, et par les privations de tous genres qu'ils supportaient depuis si long-temps; cet affaiblissement, au lieu de diminuer (comme devait le faire espérer le peu de repos dont on jouissait), allait toujours croissant, en raison de ce que les derniers mouvements de la grande armée avaient épuisé les dernières ressources du pays, et que le soldat, n'ayant plus pour le distraire de sa misère l'occupation des combats, la sentait beaucoup plus vivement.

Dans les premiers jours d'octobre, le 14e corps, déjà si affaibli, le fut encore par une nouvelle disposition qui lui enleva quatorze bataillons restés d'une certaine force, c'est-à-dire d'environ 300 hommes chacun, en échange d'un pareil nombre d'autres tirés des 3e, 7e et 11e corps, dont l'effectif ne s'élevait pas à 150 hommes l'un dans l'autre: le 14e corps perdit donc 2,000 hommes à cet échange⁶⁰.

Le 6 octobre, le commandant des 1er et 14e corps reçut l'ordre de se rendre de Pirna à Dresde, et de diriger de suite sur cette ville deux divisions pour venir relever le soir même, dans le camp retranché de la rive droite de l'Elbe, les troupes du 11e corps qui devaient en partir le lendemain à six heures du matin, et la vieille garde qui allait en même temps quitter Dresde. Cet ordre étant parvenu un peu trop tard pour que les postes des 42e et 43e divisions pussent être relevés à temps, ces deux divisions bivouaquèrent entre Pirna et Dresde; cependant comme elles marchèrent une partie de la nuit, elles prirent encore leur position avant le moment indiqué pour le départ de la vieille garde et des troupes du duc de Tarente⁶¹.

A mon arrivée à Dresde dans l'après-midi, je vis l'empereur qui me retint à dîner, et qui m'entretint de ses projets. (...) Il me donna ensuite des instructions pour la conduite des 1er et 14e corps pendant son absence, me parla des positions de Borna, Giesshübel, Königstein et Lilienstein; mais il me recommanda surtout et de la manière la plus formelle la défense de Dresde, qui devait redevenir, après la bataille qu'il allait livrer, le pivot des opérations de son armée pour le reste de la campagne.

Son discours avait été pressé, véhément: son parti me parut tellement arrêté, que je ne crus pas pouvoir hasarder d'observations sur aucun des points dont il venait de m'entretenir, particulièrement sur Dresde, qu'il laissait avec très peu de munitions de guerre et au plus pour sept à huit jours de subsistances. (...) Napoléon quitta Dresde d'assez grand matin. (...) Il n'y avait personne qui ne sentît que le moment décisif approchait, et que les efforts qu'on allait tenter devaient être les derniers⁶².

Extraits du Chapitre IX (7-23 octobre)

Où Jean-François participe à la défaite du corps d'armée du comte Ostermann- Tolstoy

A partir du 7 octobre, les 1er et 14e corps durent subir les attaques combinées d'une armée russe de 40,000 hommes commandée par le général Beningsen, et du corps autrichien du général Colloredo ... Le comte de Lobau, qui avait vu dans la journée le déploiement des forces nombreuses de l'ennemi, prit le parti de faire retirer le 1er corps pendant la nuit, et de lui faire prendre position en arrière de la Müglitz. Le général Bonet suivit ce mouvement avec les 42e et 45e divisions, après avoir fait remettre au fort de Königstein l'artillerie du camp de Lilienstein, et brûler le pont de bateaux qui avait jusqu'alors servi de communication (...) Voir carte page 38.

Beningsen suivit le 9 les troupes des comtes de Lobau et Bonet, lesquelles, dans la nuit suivante, prirent position à la hauteur de Leuben. Toujours serrées de près par Beningsen, et voulant éviter avec

⁶⁰ Cet échange visait à regrouper au sein d'une même unité les bataillons dispersés d'un même régiment, ce qui n'avait pu encore être fait faute de temps. La seule 42e division "perdit" dans cette opération trois bataillons d'infanterie légère et trois bataillons d'infanterie de ligne. A noter, enfin, que le 76e régiment de Jean-François ne fut pas concerné par cet échange vu que, avec ses deux bataillons, il était considéré comme complet, bien que ses effectifs avaient été réduits de 1,599 hommes à environ 600 hommes en l'espace de six semaines de campagne. On peut aussi remarquer que Saint-Cyr, dans sa relation de la campagne, ne fait jamais mention des pertes subies par le 14e corps dans l'un ou l'autre engagement particulier. Comme nous venons de le voir, il se borne à mentionner que ses forces, qui totalisaient 45,586 soldats au 15 août, n'en compteraient plus qu'environ 4,200 au début d'octobre, soit une effrayante diminution de près de 90% de ses effectifs, à répartir entre tués, blessés, prisonniers, déserteurs et surtout malades. Dans leurs mémoires, les autres maréchaux de l'Empire ne sont pas plus explicites, mais ces ordres de grandeur en pertes humaines totales, durant les campagnes de 1812 et 1813, sont généralement confirmées par les historiens.

⁶¹ Le maréchal Macdonald, commandant du 11e corps.

⁶² La bataille de Leipzig eut lieu les 16, 17 et 18 octobre, à quelque cent kilomètres de Dresde, mais Saint-Cyr n'en eut connaissance que quelques jours plus tard.



Cette carte montre le dispositif de la 42e division à ce moment de la campagne, à savoir le camp principal à Lilienstein, sur la rive droite de l'Elbe, la base fortifiée de la forteresse de Königstein, et la base avancée de Langen-Hennersdorf.

lui un engagement sérieux, qui ne pouvait avoir que des funestes résultats, elles se rapprochèrent de Dresde dans la journée du 10, et s'établirent: le 1er corps à Grüna, la 42e division à Strehlen, et la 44e division sur les hauteurs de Räcknitz (...) *La nuit du 11 au 12, l'entière des forces du maréchal Saint-Cyr se retira dans Dresde, car on devait s'attendre pour le lendemain à une attaque générale, et on ne voulait la recevoir que derrière les redoutes, c'est-à-dire avec tous les avantages que nous pouvions nous donner, notre infériorité ne nous permettant pas d'en négliger aucun (...)*

Le 12, l'attaque à laquelle nous nous attendions n'eut pas lieu...Ce que nous redoutions le plus était un blocus un peu prolongé. Napoléon, en quittant Dresde, n'y avait laissé que pour sept jours de vivres, et des fourrages que pour trois; de sorte que si le blocus s'effectuait, comme toutes les apparences l'annonçaient, nous avions la perspective de nous trouver, le quatrième jour sans cavalerie, et le huitième sans pain. Notre seule espérance était donc qu'avant ce temps Napoléon aurait trouvé l'occasion de livrer la bataille qu'il paraissait désirer, et que, quelqu'en fût le résultat, il aurait pris un parti pour les corps laissés à Dresde: nous avions la promesse à peu près formelle qu'il viendrait nous dégager sous peu de jours. Nous nous préparâmes donc à repousser les attaques de l'ennemi, et les attendîmes avec confiance. Les alliés n'avaient pas autant de monde devant Dresde cette fois qu'au 26 août précédent, et notre position s'était fortifiée de trois redoutes nouvelles (...)

Dans la matinée du 13, nous attaquâmes l'ennemi et le débusquâmes de postes dont il s'était emparé l'après-midi de la veille. Cette attaque, amenée par la nécessité de ne pas nous laisser serrer d'aussi près que les Russes avaient cru pouvoir le faire, nous conduisit à une affaire assez sérieuse, et qui dura toute la journée, par l'obstination qu'ils mirent à vouloir reprendre les postes dont nous venions de les chasser (...) Nous les reconduisîmes (...) jusqu'à leur position principale, et au delà du village de Plauen, auquel était appuyée la gauche de leur armée. Ils y perdirent beaucoup de monde, parce que l'on y combattit des deux côtés avec vaillance et opiniâtreté, mais avec plus d'adresse du nôtre.

L'ennemi, pendant toute la journée du 14, resta parfaitement tranquille dans sa position.(...) Cette inactivité de l'ennemi, d'abord attribuée au mauvais temps qu'il avait fait toute la nuit, éveilla nos soupçons sur la possibilité d'un mouvement de sa part en direction de Leipzig.

Le 15, nous envoyâmes sur Wildsruf une reconnaissance de cavalerie qui ramena une vingtaine de prisonniers russes, la plupart artilleurs, lesquels confirmèrent nos présomptions (en nous apprenant) que Beningsen emmenait avec lui le corps de Doctorof, fort de 30,000 hommes, et qu'il laissait devant Dresde celui de Tolstoy⁶³ et l'avant-garde de Marcof, qui ensemble s'élevaient au même nombre: cela nous parut un peu exagéré; mais n'ayant rien de plus positif, nous dûmes nous régler d'après ces renseignements(...) Toute la matinée du 16, on entendit depuis Wildsruf une canonnade assez vive, qui annonçait que la grande armée était sérieusement aux prises⁶⁴ ... Le maréchal Saint-Cyr fit lui-même une reconnaissance complète, mais sans appareil, de la position de l'ennemi depuis Plauen jusqu'à Räcknitz, et commença ses dispositions pour l'attaque du lendemain ... D'après le dire des gens du pays et des prisonniers, le général Tolstoy devait avoir plus de 30,000 hommes ... mais nous en évaluâmes le nombre en ligne à 25,000, non compris, bien entendu, les troupes autrichiennes sur la rive droite de l'Elbe. Nous comptions dans Dresde de 20 à 22,000 combattants, dont 6 à 7,000 du 1er corps, et 14 à 15,000 du 14e; nous ne pouvions donc nous présenter au combat que dans une infériorité assez grande; mais nous espérions surprendre les Russes, et mettre ainsi quelques avantages de notre côté.



Nous étions obligés, pour ne pas compromettre le poste important qui nous était confié, de laisser une bonne partie de nos troupes dans Dresde, pour garder cette ville, ses faubourgs et les nombreux ouvrages qui la couvrent, sur un front et un développement immense, afin que, si nous étions repoussés, l'ennemi victorieux ne parvînt pas en nous suivant à y entrer avec nous. Cette disposition obligée réduisit à 15,000 hommes à peu près ce dont nous pûmes disposer pour cette attaque; les 6 à 7,000 autres furent laissés au gouverneur de Dresde⁶⁵ et au général Berthezenne⁶⁶: le premier, chargé de protéger notre retraite, si nous venions à échouer dans notre entreprise; le second de contenir sur la rive

⁶³ Il s'agit du général comte Ostermann-Tolstoy, qui avait arrêté le corps de Vandamme devant Tiplitz le premier jour de la bataille de Kulm (Portrait).

⁶⁴ C'était le début de la bataille de Leipzig.

⁶⁵ Il s'agit du général Durosnel, qui commandait la garnison de la ville, composée principalement de milices saxonnes.

⁶⁶ A la tête de la 44e division.

droite de l'Elbe les troupes autrichiennes qui auraient pu tenter une diversion pendant notre engagement avec Tolstoy sur la rive opposée.

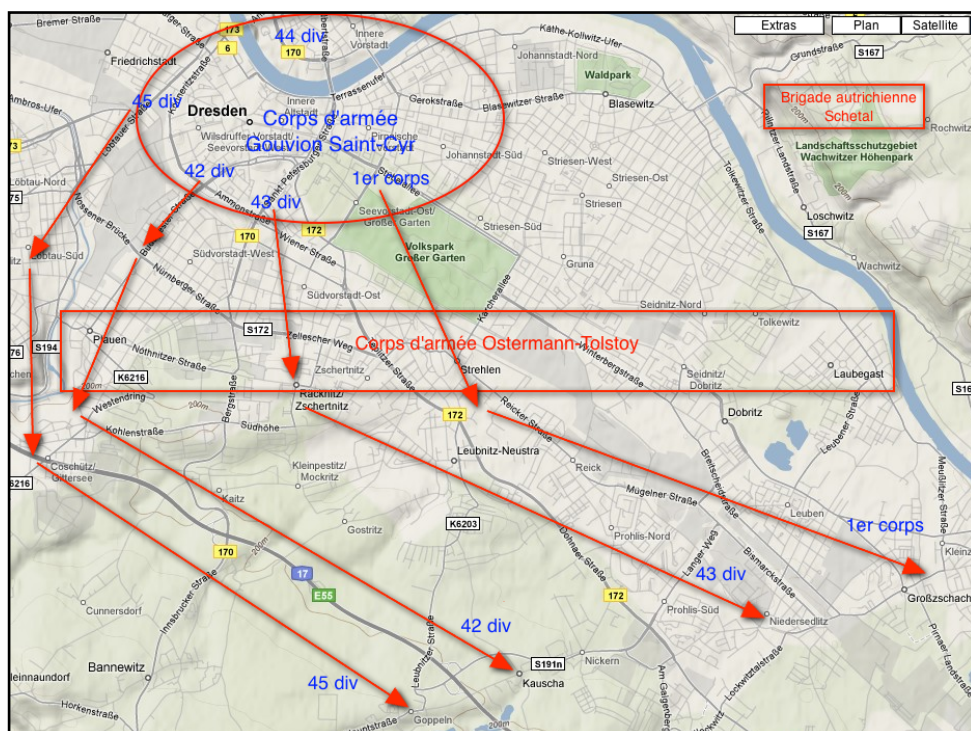
(...) On se proposait d'aborder (l'ennemi) par une attaque profonde sur tout le prolongement de son flanc gauche, appuyée au grand ravin de la Weissritz, près du village de Plauen... Le général Bonet, avec huit bataillons de la 45e division (Razout), fut chargé de cette opération; il exécuta avant le jour le mouvement nécessaire, afin de le dérober à l'ennemi que l'on voulait surprendre (...)

Le gros des troupes, jusqu'au moment où le général Bonet eût été derrière la gauche de l'ennemi, ne devaient pas se laisser apercevoir; huit bataillons du général Mouton-Duvernet (42e division) étaient masqués en arrière de la barrière de Plauen. La division Claparède (43e) devait être postée derrière (...). Le signal de l'attaque fut donné prématurément par un coup de canon d'une pièce située dans la redoute n°3, et le général en chef vit en même temps déboucher les colonnes d'attaque du 14e, et ensuite du 1er corps, selon ce qui était convenu. Comme il présuma que le général Bonet était en mesure de commencer son opération, il ne jugea pas à propos d'arrêter le mouvement que ce coup de canon venait de précipiter (...)

L'ennemi sentit bien vite l'importance de cette attaque et voulut diriger sur-le-champ des moyens pour la repousser; mais il n'en eut pas le temps: le général Duvernet, en débouchant un moment après, et se dirigeant sur le village de Plauen avec les huit bataillons de sa division, le força à porter sur lui toute son attention, et doubla ses inquiétudes.

Pendant que Bonet gagnait du terrain derrière sa gauche ..., le général Gérard, qui avait succédé à Pajol, soutenait avec la cavalerie l'attaque de Duvernet, en escaladant à sa gauche la position des Russes entre Plauen et Räcknitz. Il était à son tour soutenu par la division Claparède, qui s'empara immédiatement du dernier de ces villages, dont elle chassa l'ennemi (...). L'attaque devint en un moment aussi générale que complète, par la coopération du comte de Lobau avec ses deux divisions Dumonceau et Chassigne, parties du Grossen-Garten, où elles étaient restées embusquées jusqu'alors, lesquelles, après avoir débouché par Strehlen sur Zschernitz, emportèrent ce village, malgré la forte résistance que l'ennemi leur opposa. L'engagement fut dans ce moment très-vif, mais par la même raison il ne pouvait être de longue durée.

Les Russes, pressés et serrés sur la plus grande partie de leur front (...) furent promptement culbutés dans les ravins en arrière de leur position, d'où ils ne se retirèrent que dans une confusion et un désordre qui leur firent perdre beaucoup de monde (...). La ligne de l'ennemi se trouvait rompue sur tous les points, Bonnet avait entièrement tourné la gauche par Göppeln, Duvernet serrait toujours de front et de très-près ce même flanc, et Claparède (...) appuyait les charges de cavalerie de Gérard (...).



Les Russes furent enfin forcés de chercher leur salut dans la plus prompte retraite, dont leur grande supériorité en cavalerie leur permit encore néanmoins de couvrir le désordre. (...)

Pendant que Bonet et Mouton-Duvernet poursuivaient les Russes qui se retiraient avec précipitation sur Dohna, Gérard coupa (la retraite d') un bataillon de chasseurs ennemis, appuyé à l'Elbe près de Zschakwitz, et se dirigea sur lui pour compléter la victoire et terminer la bataille, commencée deux heures auparavant sur l'extrême gauche de l'armée ennemie, et prolongée sur toute la longueur de sa ligne. Ce bataillon fut chargé par le 7^e régiment de lanciers, et malgré l'intrépidité habituelle aux troupes russes, il dut succomber sous la valeur tout-à-fait brillante que les braves escadrons polonais mirent dans cette attaque. Tous les hommes de ce bataillon furent tués ou tombèrent dans nos mains couverts de blessures; le commandant et quelques officiers tentèrent de s'échapper en traversant l'Elbe à la nage, pour rejoindre les Autrichiens de la brigade Schetal qui, de l'autre rive, furent témoins de cette déroute: un seul officier nous parut avoir réussi à gagner l'autre bord, les autres se noyèrent.

L'ennemi perdit dans cette affaire plus de 3,000 hommes, dont 12 à 1,500 prisonniers, la plupart blessés, beaucoup de voitures d'artillerie, un équipage de pont, vingt caissons et huit pièces de canon enlevées dans sa ligne de bataille. Il se rallia le soir à Dohna, d'où il partit le lendemain 18 au matin, s'établit le même jour entre Borna et Altenberg, et rentra le 19 en Bohême en faisant filer tous ses équipages sur la Silésie.

Les habitants de Dresde, dont un grand nombre avaient passé la journée sur les édifices les plus élevés de leur ville, pour être témoins du combat, nous accueillirent à notre rentrée dans leurs murs avec des transports d'allégresse (...)

Extraits du Chapitre X (24 octobre- 1er novembre)

Où Jean-François se retrouve à Dresde

Quelques jours s'étant écoulés sans nouvelles d'aucune espèce, le maréchal Saint-Cyr craignit que Napoléon n'eût essuyé un revers. (...) On mit à profit à Dresde l'éloignement des ennemis de devant cette place, pour enlever des villages qu'on pouvait occuper ce qui restait à leurs malheureux habitants de subsistances et de fourrages; mais le pays était tellement épuisé que (...) nous ne pûmes en tirer avec peine que ce qui était nécessaire pour prolonger un peu notre existence, et encore en réduisant de moitié les rations fixées par les ordonnances en vigueur depuis l'ouverture de la campagne. La désertion commença dès ce moment à faire des ravages effrayants parmi les troupes étrangères qui se trouvaient dans nos rangs. Elle augmenta encore le 25, en raison de la connaissance que l'on eut du retour vers Dresde de plusieurs corps d'armée ennemis: ce qui ne laissait plus aucun doute sur les malheurs de Leipzig. L'ennemi sentit bien vite l'importance de cette attaque et voulut diriger sur-le-champ des moyens pour la repousser; mais il n'en eut pas le temps: le général Duvernet, en débouchant un moment après, et se dirigeant sur le village de Plauen avec les huit bataillons de sa division, le força à porter sur lui toute son attention, et doubla ses inquiétudes.

Extraits du Chapitre XI (2 -11 novembre)

Où Jean-François tire ses dernières cartouches

Nous n'avions à Dresde que pour fort peu de jours de vivres (...) Avant la fin d'octobre, l'ennemi nous serrait de si près qu'il était impossible de plus rien tirer du dehors, soit en vivres, soit en fourrages. Nous avons pensé pendant quelques jours qu'il tenterait une attaque de vive force sur nos redoutes et les faubourgs de Dresde. Nous nous y étions préparés de notre mieux; nous avons diminué un peu l'artillerie et les garnisons des redoutes pour encourager à les attaquer; mais en même temps nous avons retranché la plupart des rues des faubourgs, de telle manière que nous ne doutions pas du plus grand succès (...)

L'espoir que nous avions de nous voir attaquer était basé sur la réputation du comte de Klenau, qui commandait en chef les corps devant Dresde: il était connu depuis longtemps pour un général vigoureux et entreprenant (...) Mais après avoir fait une reconnaissance sur le front par où il comptait

nous assaillir (...), il y avait renoncé, comptant que le défaut de vivres ne tarderait pas à nous réduire, et le conduirait à son but d'une manière moins glorieuse, mais plus certaine, et plus dans l'intérêt de son souverain et de ses soldats (...)

La majeure partie de notre artillerie était servie par des canonniers westphaliens, bavares et saxons; les premiers (ainsi que leurs compatriotes qui se trouvaient dans l'infanterie) partaient chaque jour par bandes et désertèrent jusqu'au dernier. Les Bavares mirent dans leur conduite de la franchise et de la loyauté; ils demandèrent à se retirer aussitôt qu'ils eurent connaissance de la défection de leur gouvernement, ce qui leur fut accordé (...) Ils partirent effectivement le lendemain, après avoir déposé leurs armes à l'arsenal (...)

Nous mîmes en délibération le projet de faire filer une grande partie de nos troupes par la rive droite de l'Elbe sur Torgau⁶⁷(...) On réunit toute la cavalerie qui existait encore aux 1er et 14e corps, un train d'artillerie de 24 pièces, que l'on approvisionna du mieux que l'on put, et qu'on attela des meilleurs chevaux; aux restes du 1er corps, on joignit deux divisions d'infanterie du 14e⁶⁸, sous les ordres du général Bonet; on prit sur ce qui nous restait de subsistances de quoi à en distribuer à ces troupes pour trois jours, et l'on confia le commandement de ce corps, qui pouvait former un total de 14,000 hommes, au comte de Lobau, officier du mérite le plus distingué. →



Les préparatifs du départ avaient été faits dans le plus grand secret; et le 6 novembre, avant le jour, il se dirigea sur la route de Torgau par la rive droite de l'Elbe (...) Il était permis de croire que, par la grande supériorité de notre corps sur les 3,000 hommes du prince de Wied-Runkel, Autrichiens et Russes, placés sur la rive droite de l'Elbe, l'attaque serait terminée et couronnée d'un plein succès avant qu'il pût parvenir (à ces troupes) le moindre renfort.

Nous n'avions aucun doute sur la réussite de cette opération; et pendant toute la journée du 6, nous nous occupâmes de faire à notre position les changements nécessités par la faiblesse des troupes restées à Dresde, qui ne se composaient plus que des 43e et 44e divisions. Nous espérions contenir avec elles, pendant quelque temps, les troupes ennemies, et faciliter ainsi la complète réussite du mouvement des corps qui filaient sur Torgau. Nous comptions nous-mêmes suivre ce mouvement aussitôt qu'il nous serait parvenu quelque chose de positif sur la situation (...) et, pour le moment, continuer à défendre Dresde jusqu'à la dernière extrémité, avec le peu de forces qui nous restaient (...)

Les généraux Klenau et Tolstoy, quoique loin de connaître au juste notre pénurie, n'ignoraient pas cependant les mesures prises par nous pour subsister plus long temps dans Dresde, (car) nous avions donné la liberté à 1,500 prisonniers de guerre, pour diminuer d'autant la consommation (...) Les bons habitants de Dresde partageaient toutes nos infortunes; le typhus faisait parmi eux d'aussi grands ravages que dans l'armée, dont la perte en hommes s'élevait journellement à environ 200, sans compter ceux qu'on ramassait tous les matins dans les rues, parce que la plupart des malades ne voulaient plus entrer dans les hôpitaux, tant ils étaient persuadés de n'en sortir que pour être enterrés

(...) Le 6 au soir, le comte de Lobau était rentré à Dresde avec les troupes qu'il en avait emmenées la nuit précédente: nous considérâmes son retour comme un grand malheur qui ne pouvait que précipiter notre perte. Malgré sa grande supériorité numérique sur le prince de Wied-Runkel, il n'avait pu forcer sa position; ce qui ne peut être attribué qu'à la faiblesse et à l'épuisement dans lequel se trouvaient ses soldats, par suite des privations de tout genre qu'ils souffraient depuis si long-temps, et dont l'influence se faisait ressentir au moral comme au physique.

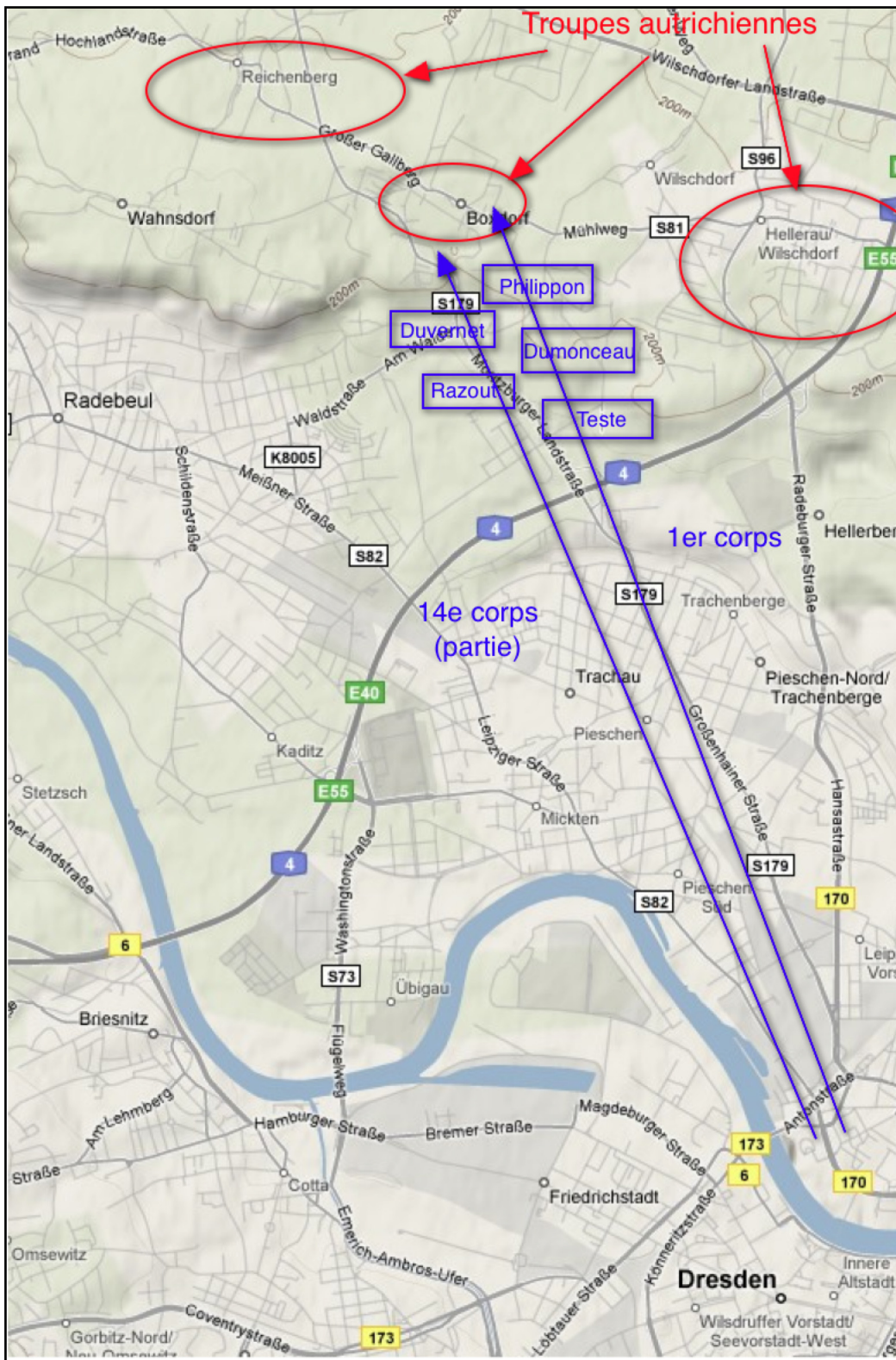
Prenons ici connaissance du rapport rédigé le 7 novembre par le général Bonet à l'intention du maréchal Gouvion Saint-Cyr, car il décrit le dernier combat auquel a dû participer Jean-François

"Monsieur le maréchal, - D'après l'ordre verbal que Votre Excellence m'a donné le 5, de marcher avec les 42e et 45e divisions, j'ai donné ceux nécessaires aux généraux Duvernet et Razans (sic) d'être rendus, comme me le prescrivait l'ordre de mouvement que m'adressait M le comte de Lobau, commandant en chef, pour que ces divisions soient réunies le 6, à quatre heures du matin, à la Neustadt (...) Ces divisions marchèrent à la gauche du 1er corps, et débouchèrent par la barrière et sur la route de Grossen-Hayn, et arrivèrent à Weinberg. L'ennemi couronnant les hauteurs, l'avant-garde força ces obstacles jusqu'au débouché du défilé qui était défendu par de l'infanterie et de l'artillerie (...) Dans cet état

⁶⁷ A environ 80 kilomètres en aval de Dresde.

⁶⁸ On verra plus tard qu'il s'agissait des 42e et 45e divisions.

de choses, le général en chef ordonna que l'on prit les hauteurs à gauche; ce mouvement força l'ennemi à se replier, mais il prit position en arrière, sur la hauteur entre la route et Boxdorf (...) Deux divisions du 1er corps⁶⁹ furent employées à ces opérations, afin d'empêcher l'ennemi de se porter sur nos arrières (...)



Ce fut alors qu'il fut aisé de reconnaître que l'ennemi tenait la position de Reichenberg (...) et que ces dispositions, et celles d'une troupe d'environ 1,500 hommes d'infanterie et 800 chevaux aperçue en arrière de Wilschdorf, annonçaient son intention de laisser passer la colonne pour lui couper toute communication avec Dresde (...) Le général en chef me fit

⁶⁹ Les 1ères et 2e divisions des généraux Philippon et Dumonceau.

donner l'ordre à la division Duvernet d'envoyer sa 1^{ère} brigade sur la droite vers Boxdorf, et la 2^e ⁷⁰ à gauche vers Weinsdorf, à la lisière du bois. Pendant que ces mouvements se faisaient, une troupe ennemie fut reconnue sur la droite de la division du général Razans, qui envoya à sa rencontre. La fusillade engagée sur les derrières appela l'attention du général en chef, que j'accompagnais. D'une hauteur en arrière de Boxdorf, nous aperçûmes environ 100 chevaux et quatre bataillons (...) Le feu ne s'était pas ralenti; mais les mouvements de l'ennemi, qui nous avait d'abord fait tête, nous portèrent à croire que son intention était de nous laisser avancer, comme je l'ai dit, pour nous couper la communication sur Dresde, ou nous attaquer en queue si nous marchions de l'avant.

Les deux divisions du 1^{er} corps, qui avaient agi toute la journée, se trouvant fatiguées, et le soldat dépourvu de cartouches, les divisions Duvernet et Teste⁷¹ les remplacèrent. Notre perte est moindre que celle de l'ennemi, dont les forces bien reconnues étaient au moins de 10 à 12,000 hommes, et il est à présumer qu'il n'a pas tout montré ⁷². La journée a fini par des coups de canon et des tiraillements. A la nuit, le général en chef a ordonné la retraite sur Dresde; elle s'est bien faite et a été convertie par la division Duvernet. Les généraux du 14^e ont reporté leurs troupes à leurs anciennes positions, et les postes ont été repris à la pointe du jour. L'obscurité de la nuit a fait craindre que, dans la retraite, quelques soldats malades ou fatigués ne soient restés derrière.

Généralement, officiers et soldats ont montré du zèle; l'état de faiblesse des derniers ne leur permettait pas des efforts vigoureux, ni de longue durée.”

Les généraux ennemis, appréciant tous les avantages que leur donnaient la destruction à Leipzig des armées françaises, la retraite précipitée de Napoléon (...) et l'impossibilité où il le savaient de reformer une armée pour venir secourir les garnisons laissées dans les places de l'Elbe, furent durs et exigeants, et ne voulurent céder à d'autres arrangement qu'à celui de nous rendre prisonniers de guerre en Autriche. Nous demandions à rentrer en France avec armes et bagages, ce dont ils ne voulurent pas entendre parler (...) Cependant, le général comte de Klenau⁷³ se relâcha de la dureté de ses prétentions, et nous offrit pour dernier mot la capitulation accordée à Mantoue, en 1796, au maréchal Würmser⁷⁴; de notre côté, nous voyant arrivés à notre dernière ration, et privés de toute espérance de pouvoir sustenter plus longtemps nos troupes, nous fûmes forcés d'accepter cette proposition et de signer la capitulation (...)



Dans la situation désespérée où nous nous trouvions, nous crûmes ne pouvoir mieux faire que d'adopter ce parti, qui nous permettrait de ramener en France les débris de deux corps d'armée, formant encore 20,000 combattants. Les soldats, trop jeunes pour supporter les fatigues d'une campagne aussi active et des privations si longues, étaient à la vérité dans un tel état d'épuisement que la moitié, et peut-être les trois quarts, n'auraient pu regagner les bords du Rhin: mais les troupes d'artillerie, composées d'hommes robustes et choisis, se trouvaient encore en bon état; c'était le cas de la majeure partie des officiers et sous-officiers dont avaient été composés les cadres de nos bataillons de jeunes conscrits. Il y avait aussi (...) un nombre d'officiers généraux hors de proportion avec les besoins de corps d'armée aussi réduits que l'étaient les nôtres. Mais c'était particulièrement cette grande quantité de sous-officiers et d'officiers de tous grades que nous désirions ramener en France, où ils devaient être d'une ressource précieuse pour la formation de nouvelles armées destinées à la défense de son territoire (...) Sous ce rapport, la capitulation de Dresde était donc avantageuse à la France (...)

Quand on apprit à Dresde la signature de la capitulation, il s'y manifesta de la part des habitants une allégresse bien naturelle, que l'espérance de revoir la patrie ne tarda pas à communiquer à nos soldats. C'est à ce moment qu'il sortit de tous les coins des militaires de tous grades, qui étaient restés dans leurs logements après la guérison des blessures ou des maladies pour le traitement desquels ils y étaient entrés, dont nous ignorions tout-à-fait l'existence, et qui ne se montrèrent que pour se faire inscrire sur les états des colonnes de départ; leur nombre, avec celui des hommes qui voulurent sortir des hôpitaux,

⁷⁰ Celle de Jean-François.

⁷¹ La 42^e division du 14^e corps, et la 23^e division du 1^{er} corps.

⁷² La divergence entre ce chiffre de 12,000 hommes et celui auquel on s'attendait (3,000 hommes) est tellement importante qu'on peut se demander si le général Bonet ne cherche pas simplement à justifier l'échec déplorable de la sortie.

⁷³ Portrait

⁷⁴ Selon les termes de cette capitulation, le maréchal Würmser obtint les honneurs de la guerre. Lui-même, son état-major et 700 hommes, ainsi que 6 canons, avaient pu se retirer en Autriche à la condition de ne pas servir contre la France avant un délai de trois mois.

était si considérable qu'il s'éleva à plus du quart de l'effectif de toutes les troupes restées à Dresde. La totalité fut partagée en six colonnes, qui se mirent en marche: la première le 12, la seconde le 13, et les autres les jours suivants, jusqu'au 17 que partit la dernière (...).

On avait aussi arrêté, de concert avec le chef d'état-major du comte de Klenau, qu'il serait préparé, sur différents points de la route que nos colonnes devaient suivre, des emplacements propres à leur servir d'infirmier. Il était facile de pressentir combien ils seraient utiles dans une aussi longue marche, quoique sur notre demande les lieux d'étape eussent été assez rapprochés, d'après le degré d'exténuation où se trouvaient nos soldats.

Nous manquions de chaussures depuis long-temps, et il n'y avait plus un sou dans les caisses. Au moment du départ, nous parvînmes à négocier un emprunt, que les prêteurs cependant ne consentirent que sous la garantie personnelle et la signature des officiers généraux des deux corps. Cette somme fut mise à la disposition des colonels pour acheter dans chaque ville ou lieu de passage ce que l'on y trouverait de souliers fabriqués, afin de chauffer les plus nécessiteux; on joignit à ces dispositions la réquisition en vertu d'ordres des généraux ennemis, d'un bon nombre de charrettes pour le transport des éclopés. Nos troupes marchaient avec calme; l'espoir d'un meilleur avenir leur faisait oublier les malheurs de la campagne qui venait de finir; toutes leurs pensées se portaient sur celle qui devait la suivre; elles n'entrevoyaient que des succès pour le moment où, rentrée en entier sur le sol de la patrie, l'armée française se verrait rendue à elle-même, dégagée des étrangers qui avaient grossi ses rangs sans les renforcer, et se trouverait à l'abri de la défection des peuples ou des gouvernements dont une fausse politique avait cru lui faire des alliés.

Nos premières colonnes étaient déjà à huit marches de Dresde, quand tout à coup leur mouvement fut arrêté, en vertu d'un ordre expédié par le prince de Schwarzenberg, d'après ceux qu'il venait de recevoir des souverains alliés près desquels il se trouvait. Ce prince, désapprouvant la conduite des généraux avec qui nous avions traité, les avait fait remplacer dans leurs commandements. Le marquis de Chastelet⁷⁵ qui succédait au comte de Klenau, m'écrivit à Altenburg, où je me trouvais en ce moment, que le prince de Schwarzenberg avait désapprouvé la convention conclue entre son prédécesseur et moi, et le chargeait de me notifier que, dans aucun cas, le retour en France de la garnison de Dresde ne pourrait avoir lieu; qu'il ne permettrait d'autre capitulation que celle en vertu de laquelle cette garnison se rendrait prisonnière dans les états autrichiens, si toutefois nous ne préférions rentrer à Dresde, où il nous replacerait dans la situation où nous nous trouvions avant la signature du traité.

Je crois n'avoir pas besoin de peindre ici la surprise et l'indignation dont nous fûmes pénétrés à la réception de cet ordre⁷⁶(...) Devant nos protestations réitérées de ne vouloir obtempérer à aucune nouvelle convention, le maréchal prince de Schwarzenberg se décida à employer la force des armes(...); des troupes furent mises en mouvement vers la fin de novembre, et entourèrent de toutes parts nos colonnes, dont elles forcèrent, dans les premiers jours du mois suivant, les déplorables restes à entrer en Autriche. Je dis les restes, parce que, dans les douze jours écoulés depuis leur départ, elles avaient perdu beaucoup de monde par les ravages du typhus et par le départ d'un nombre considérable d'hommes des pays voisins du Rhin réunis à la France, lesquels, parlant allemand, parvinrent à s'échapper à l'aide d'habits de paysans que leur fournirent les habitants. Une autre cause avait contribué à cette diminution de leur effectif: c'était la faiblesse de la plus grande partie de nos soldats, dont les corps, exténués par la durée des privations et l'excès de la misère, n'avaient pu résister à une nourriture plus abondante et plus substantielle, que l'intérêt et la tendre pitié de leurs hôtes s'empressaient de leur offrir dans tous leurs logements.

Les peuples d'Allemagne donnèrent dans cette circonstance une preuve de plus de la bonté de leur cœur et du degré de civilisation auquel ils se sont élevés: contraste bien frappant, si l'on oppose cette noble conduite à celle tenue dans la même occasion par les chefs des nations, qui sont, dit-on, les représentants de la justice de Dieu sur la terre !... Mais tout devait fléchir alors devant ces vainqueurs de quelques instants, ivres comme ils l'étaient de succès inespérés; si humbles jadis après Marengo et Friedland, et que Leipzig seul avait rendus si orgueilleux. Nous n'eûmes donc qu'à céder à la force, en espérant la vengeance (...) Puisse (son heure) encore sonner assez tôt pour en atteindre encore les auteurs! car il n'est que trop juste qu'ils recueillent les fruits des semences qu'ils ont jetées.

[Fin des extraits des Mémoires du maréchal Gouvion Saint-Cyr]

⁷⁵ Marquis Chastelet de Courcelles, né à Mons en 1763.

⁷⁶ Gouvion Saint-Cyr parlementa avec Chastelet et Schwarzenberg à Altenburg pendant douze jours, mais sans succès.



76ème Régiment d'Infanterie de Ligne

Annexe 9 - Le Carnet du Fusilier Colson (Postlude)

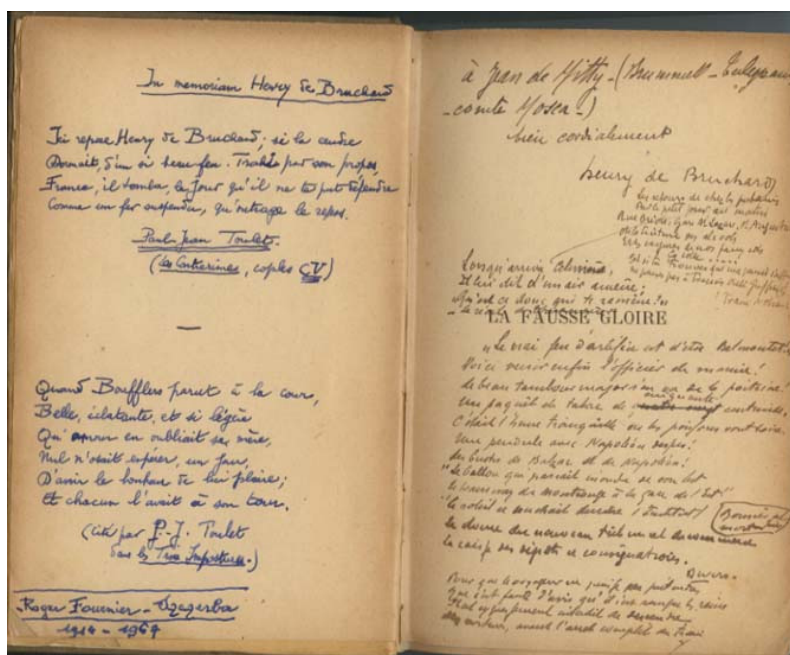
Vous vous souviendrez que l'extrait du Registre-matricule du 76e régiment d'infanterie de ligne répertoriait, en plus de Jean-François Sepulchre, ses deux compagnons de la compagnie de Réserve de l'Ourthe, conscrits en même temps que lui. Il s'agissait des soldats Colson et Ledent. Le fusilier Colson, toujours d'après le Registre, mourut à Dresde le 17 Septembre 1813, officiellement des suites de ses blessures.

Il m'a paru intéressant d'imaginer, sous la forme d'un carnet posthume du fusilier Colson, comment les éléments décrits dans ma Recherche pouvaient avoir été perçus, sinon par Jean-François lui-même, du moins par un de ses compagnons de souffrance, lequel avait, si l'on peut dire, l'avantage supplémentaire d'y avoir laissé sa peau et, de ce fait, toute capacité de me démentir.

Serai-ce, de plus, une coïncidence extraordinaire que le fusilier Colson ait pu avoir le docteur Delvaux comme voisin de paillasse, alors qu'il est déjà tellement étrange qu'ils se soient trouvés hospitalisés au même endroit et au même moment?

Quant à la transcription ultérieure du carnet par ses camarades prisonniers à Carlsbad, elle était indispensable à l'apparente authenticité des feuillets que j'ai reproduits, car peut-on imaginer qu'un soldat mourant, au surplus drogué par les pilules de laudanum du docteur Delvaux, ait pu écrire d'une main aussi régulière?

Il me reste à remercier mon meilleur correspondant, qui m'a offert "Le Journal de Route d'un Soldat de la Grande armée" d'Alexandre Picard⁷⁷, dans lequel j'ai puisé sans vergogne maintes expressions, et même des paragraphes entiers.



⁷⁷ Conscrit français de la campagne de Russie, fait prisonnier en 1812. Son journal semble avoir été réécrit, plus tard, par l'éditeur de Stendhal, Jean de Mitty.

CARNET DU FUSILIER COLSON DU 76ME RIL

Erfurt, le 10 juillet

La marche de notre 76me Régiment depuis Mayence s'est bien passée, sauf que j'ai laissé mon carnet à Fulda, et c'est seulement ici que j'ai pu racheter un nouveau et reprendre mon journal. Le fourrier dit que ça ne sert à rien d'écrire des lettres, parce que nous serons à la maison avant les lettres. C'est paraît-il toujours comme ça en campagne.

Nous sommes arrivés à Erfurt le dimanche sur les onze heures du matin. Le régiment a défilé sur la place devant le colonel. Nous étions bien fatigués, mais pour défiler au son de la musique, nous ne l'étions plus. On est resté huit jours chez l'habitant, et, après ces huit jours, on est entré dans la caserne.

Je suis de la 2me compagnie du 2me bataillon avec ~~Sépulchre~~, Sepulchre, il faut l'écrire comme il dit. Mais pour la facilité nous l'appelons "le menuisier", parce que c'est ça qu'il est. Le petit Ledent est avec les voltigeurs de la 6me compagnie, mais nous restons bons camarades. Les Français nous appellent les Liégeois, même si le menuisier n'est pas vraiment liégeois car il vient du côté de Huy ou d'Andenne.

Erfurt est une ville forte. Les habitants sont bien aimables. Il y a beaucoup de divertissements de danses, de femmes publiques et de promenades. Nous faisons l'exercice deux fois par semaine, et les autres jours nous allons manoeuvrer au polygone, qui est à une bonne lieue de la ville.

Gera, le 25 juillet

D'Erfurt pour passer en Saxe, le chemin est bien fatigant. De l'eau-de-vie tous les jours; nous faisons remplir nos bouteilles en partant, et nous buvions tout le long de la route. De Weimar, nous sommes allés à Iéna, et d'Iéna on nous a envoyés dans un village où il n'y avait rien à manger. Il nous manquait même le sel. A Iéna, ce n'était pas étonnant que nous n'ayions pas trouvé grand'chose. On s'y est battu il y a sept ans, et on a ruiné le pays à plate couture.

Dresde, septembre

Nous sommes arrivés près de Dresde le 25 août, et nous avons passé la nuit en bivouac dans un bois près de Pirna, à environ une lieue de Dresde. On nous a distribué de la viande, mais pas de pain. Nous avions bien huit litres de farine dans nos sacs, mais il nous était défendu d'y toucher.

Le lendemain, le sergent nous a dit que nous étions détachés du corps de monsieur le comte de Saint-Cyr, et que nous devions rejoindre celui du général Vandamme au delà de Pirna. Nous sommes restés deux jours à bivouaquer sous la pluie au pied de la forteresse de Königstein.

Pendant ces deux jours, nous avons entendu tonner le canon sans arrêt dans la direction de Dresde, et nous songions à nos camarades du 14^{me} corps qui devaient être au cœur de la bataille. Au soir du deuxième jour, le sergent nous apprit que nous avions remporté une grande victoire et que l'ennemi était en fuite en direction de la Moravie. Ce serait à

nous de lui couper la retraite avant qu'il ne puisse franchir la montagne.

Le lendemain, au lieu de nous mettre en route, notre division a été passée en revue par le général Mouton-Duvernet, accompagné du général Vandamme, le chef du 1er corps. Après quoi, le sergent nous expliqua que le général Vandamme attendait toujours l'ordre de l'Empereur pour nous lancer à la poursuite de l'ennemi.

Enfin, le lendemain à l'aube, nous sommes partis en colonne de marche jusqu'à Bahratat, où on nous dit que l'ennemi était passé la veille, se dirigeant vers le col de Telnice. En effet, à la nuit tombante, nous avons aperçu les feux de leurs bivouacs, déjà bien haut dans la montagne.

Nous sommes nous-mêmes arrivés au col le lendemain soir, d'où on domine toute la plaine de Moravie. Comme notre division formait l'arrière-garde de la colonne, nous avons assisté de loin à une violente échauffourée entre la cavalerie de notre avant-garde et des cavaliers russes qui s'étaient reformés sur notre gauche. Ensuite, nous avons vu le gros de nos troupes engager sans succès la bataille contre les armées russes et autrichiennes, au delà du village de Kulm.

Quand nous arrivâmes à Kulm, nous fûmes dirigés vers la montagne afin, dit le sergent, qui répétait ce que venait de dire le capitaine, de nous y ancrer pour former l'aile droite de notre armée, vu la grande bataille qui devait avoir lieu le lendemain, 30 août. Nous étions fatigués, mais confiants, d'autant plus que, derrière nous, à mi-hauteur du col de Telnice, nous apercevions les feux de bivouac de notre 14^{me} corps qui arrivait en renfort.

Le lendemain, avant même que commence la bataille sur notre front, on nous a dit que les colonnes qui arrivaient sur nos arrières n'étaient pas nos camarades du 14^{me} corps, mais des divisions prussiennes. Heureusement pour nous, elles allaient sur Kulm, où étaient concentrés le centre et la gauche des troupes du général Vandamme, qui se voyaient ainsi prises entre deux feux.

Pour soulager nos camarades, on nous fit attaquer les bataillons autrichiens qui nous faisaient face. Nos tambours battaient la charge. On entendait que les feux de peloton et les bordées de coups de canon. C'était si bien nourri qu'on aurait cru un roulement. La canonnade et la fusillade ne faisaient qu'un.

Sur notre gauche, c'était une mêlée épouvantable, le général Vandamme, en retraite, essayait sans succès de se frayer un passage vers le col. Il fut fait prisonnier, avec plus de quinze mille hommes. Comme nous avions été relativement épargnés, notre général reçut l'ordre de se replier dans la montagne pour courir et tenter de recueillir ceux de nos camarades qui avaient pu échapper à l'encerclement.

On nous déploya en tirailleurs sur le flanc de la montagne, de façon à pouvoir guider et protéger les soldats qui arrivaient en débandade par petits groupes, souvent blessés, et quelquefois harcelés par l'ennemi qui nous serrait de près.

Cela dura jusqu'à la nuit, et c'est là que j'ai été blessé au bras gauche, entre huit et dix heures du soir. Je tenais mon fusil appuyé sur l'épaule sur un camarade pour tirer, mais le

sergent s'aperçut que mon bras gauche pendait inutilement et me cria d'aller bien vite en arrière.

Je suivis un grenadier, blessé lui aussi, mais la pente était si rude que je ne parvenais pas à le suivre. Alors, comme je n'en pouvais plus, j'ai jeté mon fusil dans un buisson. Arrivés au sommet d'un petit col, nous avons entendu des soldats qui montaient vers nous. C'était l'avant-garde du 14^{me} corps, et ils nous dirent qu'en suivant ce chemin nous trouverions l'ambulance du 100^{me} régiment à une demi-lieue. Heureusement, il ne pleuvait plus et la pleine lune éclairait le chemin, qui était fort pentu.

Quand j'arrivai à l'ambulance, le chirurgien-major me dit qu'il me panserait quand il y verrait plus clair. Pour passer le reste de la nuit, j'ai défait mon sac et ma giberne et je me suis couché la tête sur le sac. Le matin on m'a pansé, et on m'a envoyé avec d'autres blessés en direction de Muhlitz, où le général Mouton-Duvernet devait regrouper notre 42^{me} division. Derrière nous, sur la crête, on entendait encore quelques fusillades, mais j'en déduis que, face à notre 14^{me} corps, les Autrichiens renonçaient à la poursuite, et se repliaient dans la plaine de Moravia.

À Muhlitz, j'ai retrouvé mes deux camarades liégeois endormis, mais heureusement pas blessés. Ils me dirent que notre division avait été rendue au 14^{me} corps, et que celui-ci resterait là encore quelques jours pour récupérer les rescapés du 1^{er} corps qui continuaient à descendre de la montagne par petits groupes, surtout la nuit. On les soignait, on leur donnait à manger, et on les faisait aussitôt partir pour Dresde en

colonnes d'une centaine d'hommes débandés, avec une escorte de cavalerie car

beaucoup parmi eux n'avaient plus leurs armes, et on disait que les Cosaques rôdaient partout.

Je demandai au chirurgien de refaire mon pansement avant de partir, mais il me dit que j'avais déjà été pansé, et que les bandes et la charpie manquaient. Ce n'était, dit-il, qu'à l'hôpital de Dresde qu'on pourrait me soigner, et il fallait que je parte avec la prochaine colonne, ce que je fis le jour même avec des autres blessés qui pourraient marcher.

Je souffrais tant que je ne pouvais dormir plus d'une heure par nuit. Mais Dresde n'était qu'à une vingtaine de lieues, et nous y sommes arrivés le lendemain soir. Nous avons demandé le chemin de l'hôpital de l' Arsenal, mais là on nous a fait savoir qu'il était plein et qu'il n'y avait pas de place pour nous. Cependant, on nous a donné une demi-livre de pain, un quarteron de viande et peu de bouillon, avec un billet pour aller coucher chez l'habitant.

Au petit jour, un infirmier est venu nous chercher pour nous amener à l'hôpital, et là le chirurgien a défait la bande de mon pansement, mais la compresse était si dure, à cause du sang, qu'il a été bien plus d'une heure pour l'enlever. Il m'a demandé le nom de celui qui m'avait pansé

- C'est le chirurgien du 100^{me} régiment.
- C'est un apprenti. La balle est toujours dedans.

Je lui répondis que qu'elle avait traversé et qu'on voyait le trou par où elle était sortie.

-Il y a quelque chose, pourtant, des os ou un morceau d'habit. Ton bras est bien vilain. Si le chirurgien en chef était là, il te le couperait. Nous verrons demain matin, et en attendant je vais te trouver une place.

Un infirmier me conduisit dans les caves de l'hôpital, où toutes les paillasses alignées les unes contre les autres le long des murs étaient occupées. Rassure-toi, dit l'infirmier, ce ne sera pas long. De fait, après quelques minutes, on enlevait déjà une paillasse avec son occupant bien immobile, et c'est là qu'on m'installa sur une nouvelle paillasse.

La nuit, comme je bougeais beaucoup, l'homme qui se trouvait à ma gauche me demanda si je souffrais. C'était la première fois qu'on me posait cette question, et j'en fus étonné. Il se trouve que cet homme n'est pas blessé, mais malade, et de plus il est médecin lui-même dans le 11^{me} corps du maréchal Macdonald. Il m'apprend que, dans cette cave, il y a presque autant d'officiers blessés que de soldats, parce que l'hôpital des officiers est plein lui aussi.

C'est un homme aimable, mais quand je l'interroge sur la grande victoire que nous venons de remporter ici même à Dresde, il ne semble pas fort intéressé. Il ne me demande pas non plus ce qui s'est passé à Kulm, là où je lui ai dit que j'avais été blessé. Il dit qu'il vient aussi du pays de Liège, mais il ne parle pas le même wallon que nous, et pas très bien.

À l'aube, il a sorti deux pilules de son sac et m'a dit de les avaler, et que j'allais dormir. Je ne me suis réveillé que le surlendemain, bien reposé et souffrant beaucoup moins. Mon voisin m'apprit que, la veille, on m'avait repansé sans que je me

réveille, et qu'il n'était plus question de me couper le bras car il en avait discuté avec le chirurgien. Puis, il me dit adieu, car une place s'était libérée pour lui à l'hôpital des officiers. Il me laissa un sachet contenant quelques pilules qu'il me recommanda d'économiser le plus possible.

Je lui dis grand merci, mais je n'osai pas lui demander son nom.

Mes deux voisins, l'ancien et le nouveau, ne faisaient que gémir ou jurer abominablement. Alors, comme je m'ennuyais beaucoup et qu'on ne m'autorisait pas à me lever à cause de la fièvre, j'ai repris mon carnet et je me suis mis à raconter ce qui nous était arrivé depuis le bivouac près de Pirna. Je n'écris qu'une page à la fois, car après je m'endors.

Je m'embrouille aussi beaucoup dans les dates, alors je ne les marque plus.

Hier, en me réveillant, j'ai vu le menuisier et le petit Ledent. Ils avaient des poires de Moravie, mais on leur avait pris une bouteille de vin à l'entrée. Alors, nous avons trinqué avec les poires. Ils m'ont expliqué que notre 14^{me} corps était maintenant en garnison à Dresde, et qu'ainsi ils pourraient revenir me voir souvent, surtout après que l'Empereur serait reparti ailleurs avec le reste de l'Armée, car pour le moment pas un jour ne passait sans qu'il ordonne des sorties, des reconnaissances ou des coups de main dans toutes les directions qui nous causaient beaucoup de pertes inutiles à leur avis. D'ailleurs, notre 7^{me} régiment devait repartir le lendemain pour Borna en Moravie, où notre division tenait un

avant-poste, pour y relever le 9^{ème}. Je souhaitai bonne chance à mes bons camarades.

Ils sont revenus le lendemain, aujourd'hui matin, car l'opération avait été annulée. Ils en étaient tout contents, mais il m'a semblé qu'ils me regardaient de travers. C'est vrai que j'avais fini les pilules du médecin et que j'avais très peu dormi, et ma tête me faisait assez mal. Alors, le menuisier m'a demandé de dire une prière avec lui, et j'en étais tout ébahi. Je lui ai répondu qu'ici nous n'étions pas à l'église, et que s'il voulait prier pour moi, il en trouverait bien vite une à Dresde, qui était pleine d'églises et de chapelles. Le petit Ledent avait l'air tout gêné, et moi je n'étais pas content. Mais comme la situation était cocasse, nous finîmes par en rire tous les trois.

Ici s'arrête le carnet du Fusilier Colson. Le registre-matricule du 76^e Régiment de Ligne nous apprend qu'il est mort à l'hôpital de Dresde le 17 septembre 1813, sans préciser si ce fut d'une septicémie ou de la fièvre typhoïde.

On peut penser que, se sentant décliner le soir de la dernière visite de ses camarades, il confia son sac au moins malade de ses deux voisins, avec mission de le remettre aux deux Liégeois s'ils revenaient le voir. On peut encore imaginer que, pour meubler leurs longues journées d'oisiveté en détention à Carlsbad, le fusilier Sepulchre et le voltigeur Ledent s'employèrent à retranscrire le carnet à peine lisible de leur ami sur des feuilles de cahier. Comme l'écriture n'est pas celle de Jean-François, on peut supposer que c'est le voltigeur qui tint le crayon.

Annexe 10 - Bibliographie



Alain Pigéard: Dictionnaire de la Grande armée

Alain Pigéard: L'armée de Napoléon, organisation et vie quotidienne

Scott Bowden: Napoleon's Grande armée

Digby Smith: Napoleon's Regiments

Erckmann-Chatrion: Le Conscrit de 1813

Mémoires du maréchal Gouvion Saint-Cyr, 1812-1813

Pour ceux qui, par opposition à ma relation tâtonnante des grandes lignes de son parcours, voudraient connaître la sordide réalité de la vie de Jean-François pendant cette année de guerre, je ne peux assez leur recommander de lire, ou de relire, le roman d'Erckmann-Chatrion. Son héros, Joseph, était chasseur dans le 6e régiment d'infanterie légère basé à Phalsbourg, dont la route a souvent croisé celle du 76e régiment de ligne de Jean-François, même s'ils n'ont pas participé aux mêmes batailles. Si j'avais été écrivain, c'est ainsi que j'aurais raconté l'histoire de notre aïeul.

Annexe 11 - Remerciements

Jean-Benoît de Tervueren dont les ouvrages précédents avaient éveillé ma curiosité, et qui a généreusement mis à ma disposition les deux documents originaux à partir desquels j'ai pu effectuer cette recherche. Christian de Humain, Mimi de Montréal et Paul de Ciney qui, par leur relecture attentive ont éliminé la plupart des erreurs typographiques, orthographiques, grammaticales et stylistiques. Celles qui subsistent sont de mon choix.



Jean-François Sepulchre
(circa 1860)

TABLE DES MATIERES

A LA RECHERCHE DU SOLDAT SEPULCHRE	1-16
Annexe 1 - Registre-matricule	17
Annexe 2 - Feuille de route	19
Annexe 3 - Journal du docteur Joseph Delvaux	22
Annexe 4 - Un autre déserteur médaillé de Sainte Hélène	23
Annexe 5 - Deux autres survivants de Dresde, Kulm et Carlsbad	24
Annexe 6 - Effectifs des 1er et 14e corps au 15 août 1813	25-27
Annexe 7 - Cartes de la campagne de Saxe, 1813	30-32
Annexe 8 - Extraits des Mémoires du maréchal Saint-Cyr	33-51
Annexe 9 - Le Carnet du Fusilier Colson	53-62
Annexe 10 - Bibliographie	63
Annexe 11 - Remerciements	64



Parade des troupes coalisées à Paris, le 10 avril 1814

